



**HAL**  
open science

## Le dossier des livres “ sur les animaux et les plantes ” de Iorach : traditions occidentale et orientale

Isabelle Draelants

### ► To cite this version:

Isabelle Draelants. Le dossier des livres “ sur les animaux et les plantes ” de Iorach : traditions occidentale et orientale. B. VAN DEN ABEELE – A. TIHON – I. DRAELANTS, éd., Occident et Proche-Orient : contacts scientifiques au temps des croisades. Actes du Colloque de Louvain-la-Neuve, 24-25 mars 1997, 5, Brepols Publishers, pp.191-276, 2000, Réminiscences, 978-2-503-51116-0. halshs-03094627

**HAL Id: halshs-03094627**

**<https://shs.hal.science/halshs-03094627>**

Submitted on 4 Jan 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Le dossier des livres**  
**« sur les animaux et les plantes » de Iorach :**  
**traditions occidentale et orientale**

**Isabelle Draelants**

Université catholique de Louvain (Louvain-la-Neuve)

En plus de l'enquête sur l'origine des textes attribués à « Iorach » dans les textes médiévaux latins sur la nature, on trouvera ici rassemblés une grande part des fragments que la tradition des textes a laissés depuis l'Antiquité sur cet auteur à la physiognomie changeante : car il s'agit bien d'un auteur antique, et non d'un savant arabe, comme on l'a supposé jusqu'ici.

Dans une tradition complexe, qui s'alimente à des degrés successifs de compilation, nous avons tenté d'opérer les rapprochements possibles. Dans ce processus, les textes encyclopédiques du XIII<sup>e</sup> siècle constituent en quelque sorte le faite d'une tradition de philosophie naturelle qui ne renouvellera plus ses sources d'inspiration par la suite, mais trouvera néanmoins des successeurs jusqu'à la fin du XV<sup>e</sup> siècle. C'est parmi ces textes qu'apparaît, semble-t-il, pour la première fois, le nom « Iorach ». En effet, Arnold de Saxe nous a mis sur la piste de cet auteur de traités sur les plantes et les animaux, car il allègue souvent son nom dans les sections animalières de son *De floribus rerum naturalium*. Son encyclopédie servira ainsi de relais à cette documentation chez d'autres naturalistes. C'est à partir de l'édition de ses extraits-là de Iorach<sup>1</sup> que nous comparons aux passages similaires trouvés chez d'autres auteurs. On constate ainsi que Thomas de Cantimpré livre aussi, de manière indépendante et inattendue, un témoignage indirect sur la même documentation. D'autre part, certain

<sup>1</sup> C'est la première fois que ces extraits sont édités comme un tout, mais aussi que les divers manuscrits découverts d'Arnold de Saxe sont mis en oeuvre pour une édition.

texte de fauconnerie du XV<sup>e</sup> siècle finissant révèle un accès inédit à la même matière, sans passer, semble-t-il, par l'intermédiaire de ses prédécesseurs du XIII<sup>e</sup> siècle. Enfin, et de manière surprenante, Plin l'ancien nous conduit, par le biais de sa riche *Histoire naturelle*, jusqu'à un stade proche de l'émergence de notre source. On constate alors que dès ce moment, ces textes que l'on croyait perdus ont survécu sous des formes inattendues, dont la tradition du *Physiologus* n'est pas la moindre. A ces étapes qu'il est possible de relier entre elles, s'ajoutent des indices arabes et hébreux disparates, parfois tardifs, qui complètent le portrait.

Notre enquête progressera donc en quelque sorte en un va-et-vient complexe dans le temps, conduit dans le creuset méditerranéen à travers les appellations successives de cet auteur exotique. Nous sommes consciente d'avoir ouvert un gros dossier, et souhaitons qu'il soit pris comme tel, avec ses compléments indispensables, ses interrogations et ses ouvertures.

## I. « Iorach » et « Iorach chaldaeus » dans la tradition didactique de l'histoire naturelle

### A. « Iorach » dans la littérature encyclopédique du XIII<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle

Au treizième siècle surtout, certaines encyclopédies latines de science naturelle parsèment leur documentation sur la biologie animale ou végétale de références à un certain « Iorach » ou « Iorach chaldaeus », accompagné de temps à autre de deux noms d'oeuvres : *De plantis* et *De animalibus*, ou même plus globalement *De naturalibus*. Les chercheurs qui se sont penchés sur la philosophie naturelle au Moyen Âge n'ont pas manqué de s'interroger sur l'identité de ce « Iorach », sans parvenir à une conclusion satisfaisante<sup>2</sup>. Les titres qu'on attribue à ses œuvres et les citations qu'en font les encyclopédistes suggèrent l'existence, non pas de deux œuvres intégrales et rédigées, mais d'une documentation compilée à partir de plusieurs traités, qui aurait abouti à une sorte de répertoire de descriptions naturelles organisé par noms de plante ou types d'animaux.

Cette structure apparaît encore à travers le nouveau stade de compilation que lui a fait subir, par exemple, l'encyclopédie d'Arnoldus

<sup>2</sup> Au fil de l'exposé, nous signalerons les rares opinions rencontrées et nous reviendrons sur celle, pionnière, de Heinrich Prell. Mise au jour récemment à partir de sa correspondance inédite, dans un article de Henryk Anzulewicz, elle soupçonnait l'identité entre Iorach et Iuba, roi de Mauritanie.

Saxo (ou A. Luca). Vers 1225-1235, cet encyclopédiste a rassemblé la matière des sections sur la nature de son *De floribus rerum naturalium* en cinq parties<sup>3</sup>. Dans le cas des extraits de Iorach, l'abrègement imposé aux citations est tel, que les extraits ramassés de la sorte en deviennent parfois à peine compréhensibles. Les plantes qui sont décrites dans onze extraits attribués à « Iorach, *De plantis* » dans la I<sup>e</sup> partie (*De celo et mundo*) sont des espèces aromatiques présentes en Afrique du Nord, comme le cèdre ou le nard, tandis que les principaux animaux traités en soixante-cinq extraits de « Iorach, *De animalibus* » dans la deuxième partie (*De naturis animalium*)<sup>4</sup> sont les serpents, les oiseaux rapaces, les poissons, les animaux marins (comme les baleines et les dauphins et les « monstres des mers »), et des quadrupèdes dont la plupart sont observables en Afrique (rhinocéros, onagre, lynx, tigre, etc.).

Ce sont les monstres marins qui ont attiré l'attention de Barthélemy l'Anglais dans son *De proprietatibus rerum* (écrit vers 1240)<sup>5</sup>, où neuf passages sont attribués à « Iorach chaldaeus, *De animalibus* ». Ils sont situés dans le livre XIII, *De aqua*, quand il est question des poissons en général, de la baleine et du dauphin<sup>6</sup>. Bien que les extraits aient subi un travail de réécriture de la part de Barthélemy, leur origine doit se trouver

<sup>3</sup> Cfr éd. S. STANGE, *Die Encyklopädie des Arnoldus Saxo, zum ersten Mal nach einem Erfurter Codex*, Erfurt, 1904-1906 ; 1907 (*Beilage zur Jahresbericht d. Gymnasium Erfurt*), et, sur l'auteur et ses autres oeuvres, nos deux articles : *Une mise au point sur les oeuvres d'Arnold de Saxe, 1e partie, et 2e partie*, in *Bulletin de Philosophie Médiévale*, t. 34, 1992, p. 164-180, et t. 35, 1993, p. 130-149 et *Introduction à l'étude d'Arnoldus Saxo et aux sources du De floribus rerum naturalium* [30 p.], à paraître dans *Der Wandel der Enzyklopädie vom Hochmittelalter zur frühen Neuzeit. Internationales Kolloquium des Teilprojekts D des SFB 231 der Univ. Münster, 04.-07.12.1996*, Ed. Chr. MEIER-STAUACH (*Münstersche Mittelalter-Schriften*, 1999). Nous avons mis en évidence la méthode de compilation et d'abréviation drastique de l'auteur dans *La transmission du De animalibus d'Aristote dans le De floribus rerum naturalium d'Arnoldus Saxo*, in C. STEEL – G. GULDENTOPS, eds., *Aristotle's Animals in the Middle Ages and Renaissance. Proceedings of the International Congress, 15-17 mai 1997*, Leuven, 1999, in *Medievalia Lovaniensia*, p. 119-158.

<sup>4</sup> On retrouve cinq de ces extraits dans l'ouvrage de médecine pratique écrit plus tard par Arnoldus Luca également, le *De causis morborum et figuris simplicibus quoque compositis medicinis* (2 tirés du *De plantis*, 3 du *De animalibus*) ; cfr n. précéd.

<sup>5</sup> Il n'existe pas encore d'édition critique du texte ; dans l'attente de l'éd. *iuxta* du texte latin et de la traduction en ancien français de Jean de Corbechon, préparée par une équipe coordonnée par H. Meyer, B. Van den Abeele et B. Ribémont (à paraître chez Brepols), il faut se référer encore à l'éd. de Francfort, 1601 (réimpr. Frankfurt a.M., 1964).

<sup>6</sup> Les extraits de Barthélemy l'Anglais, Vincent de Beauvais et Albert le Grand sont transcrits dans la VI<sup>e</sup> section de cet article, en rapport avec ceux conservés dans le *De floribus rerum naturalium*.

chez Arnold de Saxe, ou bien dans un modèle tout à fait similaire au sien. L'opinion de M. Seymour, avançant le nom du médecin Yayha ibn Serapion (Sérapion le jeune) dans un ouvrage sur les sources de l'encyclopédie de Barthélemy<sup>7</sup>, doit être écartée comme le confirme le reste de cet exposé.

Les descriptions des propriétés du nard, de l'encens et de la mandragore que l'on peut lire dans le *De uegetabilibus* d'Albert le Grand (écrit vers 1256-1257)<sup>8</sup>, parfois sans attribution à « Iorath » sont très probablement dues aussi à un échange de connaissances entre le « doctor uniuersalis » et celui que nous pensons être un de ses collaborateurs<sup>9</sup>. Patron des naturalistes, Albert le Grand a de la même façon puisé pour la rédaction du *De animalibus* (entre 1258 et 1263), à une part de la documentation offerte par Arnold de Saxe. Le *De animalibus* d'Albert<sup>10</sup> constitue en grande partie un commentaire du traité zoologique d'Aristote complété d'un catalogue d'espèces animales ; dans les livres XXI à XXV, il présente onze passages sur les serpents, l'aigle et les animaux sauvages où il attribue son savoir à « Iorach », mais nous avons pu également faire le lien entre quatre passages non attribués et les extraits de Iorach chez Arnold de Saxe. C'est sans doute la méfiance d'Albert le Grand envers les dires de Iorach qui justifie le petit nombre de citations de cet auteur<sup>11</sup>.

Vincent de Beauvais, quant à lui, présente dans les livres XVI à XX de la deuxième version de son *Speculum naturale* (terminée vers 1257)<sup>12</sup>,

<sup>7</sup> M.C. SEYMOUR and Colleagues, *Bartholomaeus Anglicus and his Encyclopedia*, Aldershot, 1992 (Variorum). L'ouvrage porte essentiellement sur les sources, mais n'approfondit pas les identifications.

<sup>8</sup> Ed. E. MEYER - K. JESSEN, *Alberti Magni de uegetabilibus libri VII historiae naturalis pars XVIII*, Berlin, 1867.

<sup>9</sup> En effet, nous montrons dans notre thèse de doctorat qu'Arnold de Saxe fut probablement un des *socii* d'Albert le Grand, qui lui a emprunté une part significative de son savoir sur les pierres en particulier.

<sup>10</sup> Ed. H. STADLER, 2 vol., 1916-1920 (*Beiträge zur Geschichte der Philosophie u. theologie des Mittelalters*).

<sup>11</sup> Cfr *De animalibus*, XXIII, tr. un., éd. STADLER, p. 1448 : *Caristae sunt aues UT DICUNT SOLINUS ET IORACH quae innocue flammis inuolant ita quod nec pennis nec corpore aduruntur : SED ILLI PHILOSOPHI MULTA MENTIUNTUR, ET PUTO QUOD ET HOC SIT UNUM DE MENDACIIS EORUM.*

<sup>12</sup> Ed. Douai, 1624. Sur cet auteur qui fait l'objet de nombreuses études ces vingt dernières années, voir, entre autres, les deux derniers colloques : S. LUSIGNAN - M. PAULMIER-FOUCART - A. NADEAU (s. dir.), *Vincent de Beauvais : Intentions et réception d'une œuvre encyclopédique au Moyen Age. Actes du XIVe colloque de l'Institut d'Etudes Médiévales, 27-30 avril 1988*, Saint-Laurent - Paris, 1990 et S. LUSIGNAN - M. PAULMIER-FOUCART (s. dir.), *Lector et compiler : Vincent de Beauvais, frère prêcheur ; un intellectuel au milieu du XIIIe s.*, Grâne, 1997 (Rencontres à Royaumont).

trente et un extraits, sous le marqueur « Iorach », correspondant aux termes du *De floribus* d'Arnold de Saxe, à ceci près que les extraits sont parfois regroupés différemment.

Enfin, la version tardive du *Liber de natura rerum* de Thomas de Cantimpré, en vingt livres, compilée avant la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, probablement dans le milieu dominicain<sup>13</sup>, et très répandue en Autriche et en Allemagne, a intégré quelques citations de Iorach qu'elle a en toute hypothèse puisées chez Arnold de Saxe<sup>14</sup>.

Ce premier groupe de témoignages dessine quelques traits du portrait de Iorach. L'attribut « chaldaeus » est vague, puisqu'il pouvait aussi bien s'appliquer, de haute date, à un juif de Babylone, d'Irak, ou à un habitant de la Chaldée – c'est-à-dire aux syriaques habitant l'empire perse au-delà du Tigre –. D'autre part, il faut aussi garder à l'esprit que depuis l'Antiquité, les *Chaldaei* sont les astrologues, dans une acception qui en fait quasiment des synonymes de *Magi*, les Mages. Dans le présent cas, l'amalgame convient au contenu médico-merveilleux et exotique du matériau et à son origine imprécise, mais aussi, probablement, à un passage par une langue sémitique, que les consonnances de « Iorach » évoquaient d'emblée.

La littérature didactique des XIV<sup>e</sup>, XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles a pour sa part emprunté aux naturalistes des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles cette documentation. Ainsi, *Iorach chaldaeus* est mentionné parmi les philosophes qui ont

<sup>13</sup> Le milieu dominicain ressort, nous semble-t-il, d'une longue citation de Jourdain de Saxe, prieur provincial de la Province de Saxe, dans le chapitre *De gallo Gallinacio* de la section sur les oiseaux. De plus, un ms. de Budapest attribue l'œuvre à un frère prêcheur. L'époque de rédaction, d'abord fixée à la fin du XIII<sup>e</sup> s., doit être avancée en fonction des utilisations de cette version par Vincent de Beauvais (*SN*) et Albert le Grand (*Anim*).

<sup>14</sup> Les premières recherches sur le « Thomas III » ont été initiées par les chercheurs K. Vollmann et Ch. Hünemörder, qui en ont donné (dans le cadre du Projektgruppe B2 du SFB 226 Würzburg-Eichstätt) une édition provisoire en 1992, maintenant revue et sur le point de paraître. Nous les remercions vivement de nous avoir donné un exemplaire du texte de travail d'avril 1992. Sur le « Thomas III » : Ch. HÜNEMÖRDER, *Probleme der Intention und Quellen Erschliessung der sogenannten 3. Fassung des « Liber de natura rerum » des Thomas von Cantimpré*, in F. KÖNSGEN, *Arbor amoena comis. Festschrift zum 25 j. Bestehen des Mittellatein. Seminar d. univ. Bonn*, Stuttgart, 1990, p. 241-249 (surtout p. 245) ; v. aussi H ; ULMSCHEIDER, *ain puoch von latein... das hât Albertus maisterleich gesamnet ; Zu den quellen von Konrad von megenberg « Buch der Natur » (...)*, in *Zeitschrift f. deutsche Altertum u. deutsche Literatur*, t. 121, Heft 1, 1992, p. 36-63. Dans la section VI,C ci-dessous, nous intégrons les quelques extraits de Iorach trouvés dans le « Thomas III » à propos du *balsamus*, du corbeau et de l'amphisbène.

inspiré les notices de l'*Omne bonum* de James le Palmer<sup>15</sup>, si l'on en croit la préface de l'oeuvre où son nom figure dans la liste des sources. Il s'avère pourtant que Iorach n'apparaît pas à l'intérieur des notices elles-mêmes. Selon toute évidence, James le Palmer a puisé ces références, comme le reste de sa documentation « naturelle », chez Barthélemy l'Anglais dont il met à profit l'encyclopédie.

L'*Hortus sanitatis* est une composition médico-pharmaceutique du XVe siècle, à usage médical, très répandue dans l'aire germanique et dont la version latine plus longue se fonde en partie sur l'*Ortus Sanitatis* germanique imprimé en 1491 par Jacob de Meydenbach à Mayence<sup>16</sup>. Il aurait pour sources non seulement Vincent de Beauvais, mais aussi le *De animalibus* d'Albert le grand, et les encyclopédies de Barthélemy et Thomas de Cantimpré. Il n'est donc pas étonnant qu'on y lise quelques références à Iorach intégrées par l'intermédiaire de Vincent de Beauvais, mais trouvant leur origine chez Arnold de Saxe<sup>17</sup>.

Par le même véhicule encyclopédique, la tradition de l'emblématique humaniste présente des motifs propres au matériau de Iorach, attribué ou non. C'est le cas du traité de Iohann Heyden (XVI<sup>e</sup> s.) fondé sur Pline, qui, en maints endroits, calque en allemand les dires de Vincent de Beauvais<sup>18</sup>.

<sup>15</sup> Cfr L. FREEMAN SANDLER, *Omne Bonum. A Fourteenth-Century Encyclopedia of Universal Knowledge. British Library Mss Royal 6 E VI - 6 E VII, I, Text, II. Illustrated Catalogue*, Londres, 1996. La préface est éditée et traduite p. 176-179.

<sup>16</sup> *Ortus sanitatis*, Mayence, J. Meydenbach, 1491. Fac-similé : W.L. SCHREIBER, *Die Kräuterbücher des XV. and XVI. Jahrhundert*, Munich, 1924. Cfr Chr. MEIER-STAUACH, *Der « Hortus sanitatis » als enzyklopädisches Buch. Zur Pragmatisierung traditionellen Wissens und ihrer Realisierung in der Illustration*, in *Alles was Recht war. Rechtsliteratur und literarisches Recht. Festschrift für Ruth Schmidt-Wiegand*, 1996, p. 191-200.

<sup>17</sup> Les sources citées dans la table des chapitres sont pourtant les suivantes : Dioscorides, Platearius, Plinius, Auicenna, Galienus, Serapio, Paulus, Pitagoras, Iohannes Mesue, Rasis, Raby moyses, Ysaac, Averrois, Almansor, Pandecta (1x), Macer, circa instans, Albertus (3x), Ypocras, Wilhel. (1x), Haly (1x). D'après le fac-similé de l'*Hortus sanitatis/Deutsch*, Peter SCHÖFFER, Mainz, 1485 (réimpr. München, 1924)

<sup>18</sup> Iohann HEYDEN, *Cajj Plinij Secundi. Des frutrefflichen Hochgelehrten Alten Philosophi. Bücher und schriffthen. von der Natur. art und eigenschafft der Creaturen oder Geschöpfte Gottes*, Frankfurt am Main, 1565, entre autres p. 409. Sur l'emblématique, voir D. PEIL, *Zum Problem der Physiologus-Traditionen in der Emblematik*, in *Mittellateinisches Jahrbuch*, 30/1, 1995, p. 61-80 (veut démontrer que l'emblématique ne doit rien à la tradition du *Physiologus*), d'où nous tirons ce renseignement.

## B. Parallélismes de la transmission de sources sur les animaux entre les encyclopédies du XIII<sup>e</sup> siècle et les textes salernitains

A la lecture des chapitres animaliers des œuvres mentionnées ci-dessus apparaît un parallélisme de transmission : si l'on excepte la traduction arabo-latine par Michel Scot du *De animalibus* d'Aristote (vers 1220), qui est utilisée par chacun des auteurs car elle constitue la référence dans le domaine, d'autres textes zoologiques accompagnent en effet systématiquement celui de Iorach et partagent certaines de ses caractéristiques. Il s'agit du *Liber de sensibus* de Belbetus<sup>19</sup> ; du *Liber romanorum* de Pythagoras<sup>20</sup> ; du *De naturalibus* de Zeno<sup>21</sup> ; du *De uenenis* attribué à « Alchildius » ; et du *Liber de membris*<sup>22</sup> ou *De uirtutibus membrorum*, ou bien encore *De occultis membrorum uirtutibus* attribué à Esculapius<sup>23</sup> (avec certaines déformations dues à l'ignorance des copistes). Parfois – et c'est un autre indice d'une transmission commune – les *auctoritates*, au gré d'une erreur du compilateur, échangent le nom de leurs œuvres. On trouve alors Belbetus, *De uirtutibus*, Zeno, *De animalibus*<sup>24</sup>, ou Esculape, *De sensibus*<sup>25</sup> (ou *De animalibus*<sup>26</sup>), ou bien

<sup>19</sup> Chez Arnold de Saxe et chez Vincent de Beauvais, *Speculum naturale*, notamment au livre XVIII, c. 70, éd. cit., col. 1364, qui le tient d'Arnold. Nous noterons dorénavant AS, *DFRN* pour Arnold de Saxe, *De floribus rerum naturalium*, BA, *DPR* pour Barthélemy l'Anglais, *De proprietatibus rerum naturalium*, VB, *SN*, pour Vincent de Beauvais, *Speculum naturale*, AGr, *Anim.* pour Albert le Grand, *De animalibus*, et TC, *DNR*, pour Thomas de Cantimpré, *Liber de natura rerum*.

<sup>20</sup> Chez AS, *DFRN* ; chez VB, *SN*, sans nom d'œuvre ; chez BA, *DPRN*, notamment en XVIII, éd. Francfort, 1601, p. 986.

<sup>21</sup> Dans le *DFRN* d'AS et en général chez VB qui lui emprunte. On lit aussi, chez AGr, *De mineralibus*, II, tr. 3, c. 6, *De ligaturis et suspensionibus lapidum*, éd. A. BORGNET, *Opera omnia*, t. 5, Paris, 1890, p. 55 : *Zeno autem in libro suo Naturalium quasi reddens rationem uirtutis ligaturarum et suspensionum et ipsarum uirtutum lapidum, dicit quod est uirtus occulta uniuersalis quae facit ex igne lapides, et similiter ex aqua quando funditur super locum qui uocatur bezon : tunc enim coagulatur subito, nec amplius in suam materiam reuertitur. Subiungit autem Zeno adhuc de lapidibus dicens (...)*, qu'il faut comparer à AS, *DFRN*, IV, c. 8, cit. 1 : *In libro de naturalibus Zenon : Virtus est occulta uniuersalis que facit ex igne lapides, et ex aqua. Quando funditur ipsa super locum bezon, tunc coagulatur subito, nec amplius in suam materiam reuertitur.*

<sup>22</sup> Chez AS et VB, qui s'en inspire pour ces extraits ; à noter que le mot « membris » est parfois déformé en « mitil. », en tous cas dans l'éd. Douai.

<sup>23</sup> Chez BA, *DPR*, XVIII, *proemium*, éd. Francfort, 1601, p. 986.

<sup>24</sup> Chez VB, *SN*, XVIII, c. 50, col. 1354 et c. 64, col. 1361.

<sup>25</sup> Chez VB, *SN*, XIX, c. 48, col. 1410.

<sup>26</sup> Chez VB, *SN*, XVII, c. 32, col. 1270.



encore un extrait de Zénon mis sous le nom d'Esculape<sup>27</sup>. En outre, deux extraits isolés d'un soi-disant « commentaire sur le *De sensu et sensato* » d'Algazel, mentionnés chez Arnold de Saxe à la suite d'extraits du *De animalibus* d'Aristote, sont peut-être aussi le signe d'une transmission parallèle au texte de Iorach<sup>28</sup>. En effet, on trouve l'un d'entre eux sous le nom de Iorach chez Albert le Grand<sup>29</sup> et l'autre est emprunté directement à Arnold par Vincent de Beauvais<sup>30</sup>.

Tous ces textes au contenu médico-magique traitent de biologie végétale et animale et ont en commun le fait que jusqu'ici, aucune version latine intégrale n'a pu être identifiée ; ils sont donc peut-être tous le reflet d'un même recueil de citations sur les animaux. Après une identification brève, l'animal est défini dans ces extraits par ses caractéristiques comportementales ou les vertus médicinales d'une partie de son corps (cornes, poils, foie, etc.). Souvent s'y ajoutent les propriétés magiques de la substance animale, lorsqu'elle était portée liée au cou ou au bras en guise de talisman. Les sentences courtes, structurées sous la forme sujet - synonyme - épithète - verbe et complément - nouveau verbe, présentent des synonymes translittérés d'une langue sémitique qui pourrait être l'hébreu ou le syriaque<sup>31</sup>. Les déformations subies par les probables traductions successives rendent l'entreprise difficile, mais on peut néanmoins pointer *sosac, id est equi* se rapproche de « sus » (le cheval en hébreu), *zarin, zalim* ou *arin, id est leo*<sup>32</sup>, proche de « arié » (le lion en hébreu), *adyb, id est*

<sup>27</sup> C'est le cas dans la deuxième version du *DNR*, IV, c. 65, lignes 18-23 (éd. BOESE) : *Cor leporis recens, ut dicit Esculapius, collo suspensum quartanas tollit et caducis subuenit. (...)*, à comparer avec ceci, chez AS, *DFRN* IV, c. 3, cit. 17 : *In libro de naturalibus Zenon : Ex leporibus masculi sunt femine et femine masculi. Quando eis cui aduenit rigor ex febre si suspendatur, cor leporis aut soricis pes confert.*

<sup>28</sup> En effet, Arnold de Saxe fait un usage précoce et abondant des nouvelles traductions d'Aristote lui-même, mais n'emploie pas de commentaires distincts, ou alors il les considère comme partie intégrante du texte aristotélicien (comme le *Liber metheorum* ou le *Liber vegetabilium*). Ces deux extraits attribués à Algazel (Al-Ghazzâlî, 1072-1127, traduit à Tolède dans le troisième quart du XII<sup>e</sup> s.), mais que nous n'avons jamais retrouvés dans son œuvre, constituent donc une exception.

<sup>29</sup> Voir les extraits édités à la fin de la section VI, C (annexe) de cet article.

<sup>30</sup> VB, SN, XIX, 79, *De Lynce*, col. 1425 : *ALGAZEL SUPER DE SENSU ET SENSATO. Maxime uero lux animal mouetur secundum sensum uisus. Nam uiso suo res solidas penetrat, et si aduenit ei res transparens, cito excaecatur ab ea.*

<sup>31</sup> C'est un devoir agréable ici que de remercier avec amitié, pour leur aide linguistique, Cécile Bonmariage, pour l'arabe, mais aussi Claude Detienne, pour le syriaque et l'hébreu.

<sup>32</sup> Chez Esculapius l'un et l'autre, voir par exemple AS, *DFRN*, IV, c. 2, cit. 1 : *Si calciabit sosac [sesach ou sosah, selon les mss], id est equus, ubi uestigium fuerit douin [touyn, deny, dium, selon les mss, et dorim chez VB], id est ursi, accidit stupor pedi*

*lupus*<sup>33</sup>, proche de « daeb » (le loup), *oreue*, *id est coruus*, calqué sur « orev » (le corbeau), et *leuin*, *id est leuiathan* ainsi que *beemoch serpens*<sup>34</sup>. Quand à « nahach » utilisé également chez Iorach, il signifie serpent en général en hébreu, et ici nous avons affaire au basilic qu'on nomme *nahaz*. Il nous a été impossible d'identifier l'origine linguistique des autres mots étrangers<sup>35</sup>. Cependant, chez Zénon et Iorach, les racines grecques de certains mots sont incontestables. En effet, on lit chez Zénon *antroposim*, *id est arbor inuersa*<sup>36</sup>, ainsi que *sethim* qu'on retrouve aussi chez Iorach pour désigner une espèce d'arbre.

Pour permettre un survol de la documentation disponible chez Arnold de Saxe, qui nous a servi de point de départ, nous avons indexé dans le tableau suivant les noms d'animaux et de plantes apparaissant dans les extraits de Iorach, et marqué d'une astérisque les mots issus visiblement du grec :

### Plantes

*eius. Et quando calcauerit zarin [zarim, zalim, zaron, selon les mss], id est leo, super cortices quercus formidabit continuo.*

<sup>33</sup> Chez Pythagoras.

<sup>34</sup> *Oreue*, *leuin*, *beemoch* : chez Iorach, cfr extraits dans la section VI, C (annexe) ci-dessous.

<sup>35</sup> Pour des raisons de place, nous ne pouvons développer cette question ici en donnant les extraits in extenso. Voici néanmoins la liste des mots dans les sources respectives, d'après les graphies dont nous disposons dans les manuscrits d'Arnold de Saxe. Nous la donnons dans l'espoir qu'un des lecteurs de ces actes aura peut-être des suggestions à offrir. Pythagoras : *tica/tyca = superfluitas ex aure canis* ; *heliz/reliz/heliuz = canes* ; *obez = intestinis lupi* ; *zamiuh/aniur = asini* ; *corzi/coizi/corizi = os* ; *zab = craneum hominis antiquum* ; *abimatu in cararatu/ abymatu in catarratu/abymatu in teraratu = ?* ; *herba iazor/yazor* ; *herba lazech* ; *soda = dolor capitis* ; *gyt/git* (substance qui rend les poissons saouls) ; *actinkar/ayncar/antilar/amihar* (pour faire cesser le chant des grenouilles) ; *azambora/azambor = scorpio* ; *abaon* ; *baurach/uanrath* ; *asum/harum/hasum* ; *besim/ bosim/besyn = albumen*. Chez Zeno : *salzen = uena* ; *orcob = coagulum leporis* ; *tabzin/ tapson/ tazbin/ iabziti = umbilicum infantis* ; *uirga dorum/dorin/dorym myrti* ; *moloch = portulaca* ; *zaphranym/ taphranym/ zaframim* ; *condisi = iusquiamum* ; *bocaz/bocoz = setym/serim* (arbre) ; *bezon/zebon* (où l'eau se rassemble et gèle) ; *altyt* (fait tomber la laine des moutons). Chez Esculapius : *zebec/zbet/zenec = lupus* ; et les poissons *odos*, *elim/elym*, *harim/harym*, *corez*. Chez Belbetus : *surchoch/surcoth* (mouches). Chez Iorach : *sual = uulpes* ; *herach auis = ardea* ; *auis petach dolosa = perdrix*.

<sup>36</sup> Dans le *DFRN* d'AS, IV, c. 1, cit. 1 : *Homo antro possim [antroposim, autre leçon] arbor inuersa cuius radix sursum rami deorsum. Quoniam humor radicis capitis preparatus est ad hoc ut fumum similem est re conspecta uel non conspecta qui resoluitur a corpore sibi imprimat eum nunc simile huic, sompniabit homo.*

*Cedri arbor	*flomos <sup>38</sup>
*Balsamus arbor	*Opobalsamum
Cinamonium frutex	Palma arbor
*Cypresus arbor	Platanus arbor
Ficus arbor	Rosa ortensis et siluestris
Mandragora herba <sup>37</sup>	*Sethim arbor uelut alba spina
*Myrre arbor similis spine albe	*Terrebintus arbor et est quercus nigra breuis
*Nardus frutex	Thus gummi
Oliua arbor	Vitis arbor

Poissons	Quadrupèdes	Oiseaux	Reptiles
Abren pisces	*Anopolos animal	Aleon princeps auium	*Amphiuencia
Adfech piscis	*Cameli onerosi	Aquila	Aspis
*Aspedo piscis, i.e. ceto	[cameleonis] Castor animal	Ardea (=herach)	Beemoch serpens
Australis piscis curtice	Ceruus	*Bubo nocticorax	*Boas serpens
Belua alia piscis	*Elephantas	Caraduis auis	Cocodrillus
Belua piscis	Ericius animal	(columba : v. notice draco cristatus)	Draco cristatus
Cancri	*Formicabeon animal	Coturnici (et passeri)	*Emorreis
Cetus	Gliris animal	Coruus	Grifo animal
Cetus uel aspedo	Gliris animal	Corui	Iaculus serpens
Corui (pisces qui dicuntur -)	forma est sicut lupi	*Dyameda auis	Lacerta
*Delephin (=fidenich)	*Hiena animal	*Emerie aues	Nahas i.e. basiliscus
Delefini genus	*Ibices (animalia qui dicitur)	*Fenix auis	(Naasyn : notice elephantas)
*Echandes piscis	*Leocofontis animal	Grues	*Obtalus aspis
*Effymeron piscis	*Lenee catuli	Herach auis i.e. ardea	Praster aspis
Elich piscis	Locuste animalia	(Ibis : cfr ybis)	Regulus serpens
Fastech piscis	Lupi	(Lagus : cfr mergus)	*Rimatrix serpens
Fidenich piscis, i.e. delefin.	Mustela	Lucinia auis	Salamandra animal
Glacius piscis	Onager animal	*Memnonides aues	Scorpio
		Mergus auis	Seps serpens
		Meri auis	Serastes serpens
		*Meropes aues	Serpens
		Miluus	Situla aspis

<sup>37</sup> Voir aussi la notice sur l'éléphant.

<sup>38</sup> Dans la notice sur l'ours, DFRN II, c. 4, cit. 8, sous le marqueur *Iorach*, *De animalibus*.

Leuiathan [=leuin =serpentinus]	Onagri animalia *Pantera (2 x)	*Olcion auis Olor auis	Spectaficus aspis Stellio serpens
Leuin uel leuiathan [=serpentinus]	*Rinoteron siue unicornius idem est animal	*Onocrotulus (=pellicanus)	Stupefaciens serpens Vipera
Milinis piscis	Sual, i.e. uulpes	Orene auis i.e. corui	
Mugilis piscis.	Talpa animal	Petach dolosa auis	
*Murena piscis	Unicornius	Passeri et coturnici	
Murin piscis	(=rinoteron)	Petach auis i.e. perdix	
Mylago piscis	Tygris animal	Pellicanus auis, uel onocrotulus	
Rahas piscis	Ursus mas	Uulturis pulli	
Serpentinus	Ursus masculus	*Structio	
piscis, leuin uel leuiathan	Uulpes (=sual)	Turtur	
Stinti pisces		Upupe aues	
*Ydris animal		*ybis auis zurim pauo	

A ce point de l'enquête, les extraits de Iorach renvoient à une œuvre (ou plusieurs) traduite une ou plusieurs fois, qui connut un état grec, probablement un état « sémitique » et un état latin, et qui fut transmise à l'Occident latin dans le sillage d'autres textes sur la biologie animale.

Un encyclopédiste précoce, Alexandre Nequam, trahit par bribes un accès à cette même documentation. En effet, dans son *De naturis rerum* écrit au tournant des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles<sup>39</sup>, nous trouvons une réminiscence claire, mais sans référence, de l'extrait de Zeno concernant l'« arbre inversé » : *Anthropos interpretatur arbor inuersa. Arbor enim radicitus terrae adhaeret, sed hominis radices eminentissimam partem tenent, quia propositum hominis figi debet et stabiliri in terra uiuentium*<sup>40</sup>. D'autre part, il livre quelques années plus tard dans son *De laudibus divinae sapientiae* un passage qui concentre des données sur les *pulli*, (jeunes corbeaux qui ne mangent qu'une fois revêtus de plumes à l'image de leurs parents), qui peut être mis en rapport avec Iorach<sup>41</sup>. Cependant,

<sup>39</sup> Alexander Neckam, *De rerum naturis*, éd. Th. WRIGHT, Londres, 1863 (*Rerum Britannicarum Medii Aevi Scriptores*, 34), p. 1-354.

<sup>40</sup> Ed. cit., p. 232, c. 52. A comparer avec l'extrait du *DFRN* d'AS cité en n. 27.

<sup>41</sup> Ed. Th. WRIGHT, London, 1863, p. 357-503, ici p. 385, l. 526 sq : *Coruorum pullos, Fauste, creator alit ; / Cum nigra uestis eos similes facite esse parenti, / Tunc affert escas laetus uterque parens*. Cfr *DFRN* II, c. 5, cit. 13, dans la section VI, C (annexe) ci-dessous.

l'observation traverse toute la tradition encyclopédique<sup>42</sup>, ce qui paraît plutôt l'indice d'un lieu commun ancien plutôt que d'un échange récent d'information.

Par contre, il nous semble que c'est dans l'école médicale de Salerne qu'il faut trouver l'origine de la première information, car il existe un rapport indéniable entre elle et l'oeuvre de Nequam. Explicitement, au chapitre 173 du *De natura rerum*, celui-ci faisait référence aux écoles et collèges universitaires, sans oublier des allusions d'initié aux deux grandes écoles de médecine, Salerne et Montpellier. En outre, l'ouvrage rappelle en maints endroits des questions naturelles qui semblent issues du même milieu médical salernitain<sup>43</sup>.

Les traités salernitains du XII<sup>e</sup> et du XIII<sup>e</sup> siècles révèlent bien la disponibilité de cette documentation, peut-être avant son apparition dans les écrits de science naturelle du XIII<sup>e</sup> siècle. En effet, on décèle dans les *Questiones physicales* salernitaines en vers et dans la collection de questions en prose de la deuxième moitié du XII<sup>e</sup> siècle (*Speculator*), des informations zoologiques partagées avec Iorach, ou avec le *De sensibus* de Belbetus, ou par Zeno et par Pythagoras. Ces oeuvres compilées autour de 1200 sont étudiées par Brian Lawn, qui à cette occasion a classé Iorach parmi les sources arabes non identifiées<sup>44</sup>. Il s'agit d'exercices didactiques destinés aux futurs médecins, qui auront une postérité dans les facultés

<sup>42</sup> Il est ainsi présent chez Isidore de Séville, Raban Maur, Lambert de Saint-Omer, Hugues de Fouilloy, Thomas de Cantimpré, Barthélemy l'Anglais, Vincent de Beauvais, etc.

<sup>43</sup> Voir, par exemple, les références aux oeuvres de Urso di Calabria, qui fut le maître de Gilles de Corbeil (c. 1140-1224), ami lui-même de A. Nequam et par le biais duquel les connaissances ont pu transiter. Sur ce point et le rapport direct avec des *questiones physicales*, voir entre autres B. LAWN, *The salernitan questions. An introduction to the history of medieval and renaissance problem literature*, Oxford, 1963, p. 32, 44-46 et 64-66, ainsi que les notes, p. 180 et sq. L'on pense par ailleurs que dès 1180, Nequam aurait étudié puis enseigné à l'université de Paris et aurait été attaché à l'école du « Petit-Pont », fondée par Adam, un compatriote anglais. Il y aurait étudié la grammaire, l'exégèse, le droit civil et le droit canon, ainsi que la médecine. *De laudibus diuinae sapientiae*, éd. Th. WRIGHT, p. 503 : *Hic artes didici docuique fideliter, inde/ Accessit studio lectio sacra meo./ Audiui canones, Hippocratem, cum Galieno./ Ius ciuile mihi displicuisse neges./* Les connexions avec Salerne s'expliquent entre autres par le fait que Matthieu, frère de l'abbé de St-Albans Warin (1183-1195), avait étudié la médecine à Salerne et que tous deux étaient amis des salernitains Fabianus et Robertus, qui étaient entrés au monastère en même temps qu'eux.

<sup>44</sup> B. LAWN, *The Salernitan Questions...*, *passim*. Les références que nous donnons en chiffres sont les lignes de l'éd. du *Speculator*, p. 159-167, et des *Quaestiones*, p. 171-177. La collection la plus complète de ces questions se trouve dans le ms. Paris, B.n.F. lat. 18081, XIII<sup>e</sup> s., f. 210v-227, où elles sont attribuées à un certain Alanus.

universitaires jusqu'au XV<sup>e</sup> siècle. Sur 66 questions, 34 traitent du monde animal, dont plus de la moitié ont pour sujet des animaux traités dans les extraits de Iorach (*Speculator* 64 : *turtur*, s. 69 : *fenix*, s. 70 : *uipera*, s. 71 : *cornicula*, s. 73 : *strutio*, s. 76 : *catulus leonis*, s. 77 : *ursus*, s. 80 : *talpa*, s. 80 : *salamandra*, s. 83 : *lynx*, s. 86 : *aquila*, s. 88 : *castor*, s. 91 : *pauo*, s. 109 : *passer*, s. 128 : *holor* et *basilic*, s. 146 : *mirrha*, s. 152 : *serpens* : Q. 41, *rinoceros*, Q. 69 : *ceruus*). La question 71, à propos du singe (*apis*), et la question 95, à propos de *sambuci*, font allusion au *De sensibus* de Belbetus, les questions 71 et 109, à propos des passereaux, se réfèrent au *De animalibus* de Iorach, et la 149, sur la myrrhe, probablement au *De plantis* de Iorach<sup>45</sup>. Malheureusement, les rapprochements avec Belbetus et Iorach ne peuvent avoir lieu à l'heure actuelle qu'à travers ce qu'en a gardé Arnold de Saxe ; il n'est donc pas possible par ce biais d'ajouter du nouveau à la documentation des extraits subsistants.

Notons, a priori, que Salerne pourrait constituer un intermédiaire pour Arnold de Saxe, car on constate que son modèle contenait, pour chaque plante, des applications thérapeutiques, qui pourraient avoir été ajoutées dans un milieu médical. En tous cas, elles sont absentes des autres témoignages que nous avons pu rapprocher de Iorach et que nous examinons ci-dessous.

## II. Iorach, Adonicus et Adelinus : l'auteur, le traducteur et le compilateur ?

### A. Chez Giovanni Belbasso da Vigevano au XV<sup>e</sup> siècle

Il semble que le milieu des compilateurs intéressés par la « nature des choses » au XIII<sup>e</sup> siècle ne soit pas le seul canal par lequel ont transité les textes de Iorach. En effet, il ne suffit pas à expliquer les quinze références explicites à Iorach que présente un traité italien de fauconnerie de l'extrême fin du XV<sup>e</sup> siècle. Il est écrit par Iohannes Petrus Belbassus Vigleuiatis, qui s'intitule lui-même *grammatice professor*, et qui rédigea un *Trattato sugli ucelli di rapina* conservé dans cinq manuscrits, tous datés. Ces derniers témoignent d'une oeuvre en évolution, que nous avons consultée dans les deux manuscrits suivants, apparemment autographes : Bruxelles, B.R. 10217, a. 1498 et Turin, Arch. di Stato, Y.a.VIII.2. Ils conservent une version en douze livres qui s'étend sur près de 200 feuillets.

<sup>45</sup> B. LAWN, p. 181, n. 71, *apis* et *cornicula*, p. 185, n. 95, p. 186, n. 109 et p. 189, n. 146. Nous donnons la dizaine d'extraits en comparaison avec les passages de Iorach dans la section VI, C (annexe).

Dans la mesure où l'oeuvre est encore à peu près inconnue<sup>46</sup>, il nous faut détailler sa nature et les sources qui la composent, dans le but d'éclairer le contexte d'utilisation de Iorach. Le traité apparaît destiné à des « fauconniers », à qui l'auteur s'adresse à la deuxième personne du singulier, ainsi qu'aux « princes illustrissimes » de Milan (particulièrement le duc Galeazzo Maria, cinquième duc de la dynastie Visconti-Sforza), auxquels il se permet de donner des conseils non dépourvus d'intérêt personnel (bien payer et vêtir leurs fauconniers, éviter les impôts sur les faucons, etc.). Il mêle tradition littéraire et expérience personnelle. Plus de la moitié est consacrée à la médecine vétérinaire (dès le livre VIII, à partir duquel les chapitres se multiplient et deviennent très brefs). Dans cette partie pratique extrêmement détaillée, il fait grand usage de la géographie (influence des climats et du calendrier). L'oeuvre est d'une richesse lexicographique exceptionnelle, car elle mentionne quantité de noms d'oiseaux en italien et donne certaines équivalences en espagnol, en « persan », en « mauresque » ou d'autres idiomes<sup>47</sup>.

Sa source principale semble être Albert le Grand, dont le nom est mentionné près de quatre-vingt-cinq fois, en référence sans doute aux vingt-quatre chapitres du livre XXIII du *De animalibus* consacrés à la description des faucons, qui ont connu une destinée indépendante du reste de l'oeuvre<sup>48</sup> ; cependant, d'autres passages du livre XXIII sont rappelés également par Belbasso. Ce dernier semble présenter Albert le Grand comme l'indicateur de la plupart des autres sources, notamment au début du livre VIII<sup>49</sup> :

In questi precedenti capituli demonstrano li antichi philosophi quanto sia marauigliosa la uirtute et ordine del regimento de le medicine a la proprietate et medicatione de li aierij et uolanti ucelli per li qualli questa opera he auctenticata per l'auctoritate de Alberto

<sup>46</sup> C'est grâce à Baudouin Van den Abeele que nous avons eu connaissance de ce traité encore inédit, qu'il projette de faire connaître dans une prochaine publication en collaboration avec le chercheur suisse Francisco Javier Santa Eugenia. Il nous a fourni des copies du texte du ms. de Turin, et a aidé, grâce à sa connaissance de la fauconnerie médiévale, à identifier certaines sources du traité. Qu'il en soit remercié.

<sup>47</sup> Par ex., au f. 44v du ms. de Turin : *li quali falchoni se chiamano dali ueri & antichi maistri tagarotti : el qualle nome tagarotto he nome che in lingua alaiba : o uero de lingua morisca de la regione de tunise, che uol dire che questo tagarotto tanto sona quanto uccello feroce et feritore.*

<sup>48</sup> L'indépendance de ces chapitres est un constat de B. Van den Abeele, lors de sa thèse de doctorat.

<sup>49</sup> Ms. Turin, f. 157v.

Magnio el qualle scriue de li doctori : li qualli per la sua virtute et experientia hano composto de le nature et regimento de le infirmitate de essi uccelli rapaci : et de la cura loro : li qualli doctori sono questi. Lo primo he chiamato Marondo. Lo secundo Aquila. Lo terzo Simacho. Lo quarto Theodicon; Lo quinto Tantuple. Lo sexto Adelino. Lo septimo Iorach. Lo octauo Demetrio. Lo nono Basilio. Lo decimo Adonico. Lo undecimo Adriano. Lo duodecimo Gulielmo et Rogiero de Federico imperatore. Ultimatamente Requicquam Re de Perchina. et Re Tholomeo Re de Egipto. li qualli sono de uarie prouincie : et parte del mondo : como nel origine he scripto. Sono chaldei. arabi; egiptij. greci. macedonici; li qualli scriueno auctenticamente (...).

En réalité, ces auteurs n'apparaissent que pour moitié dans le traité d'Albert. Belbasso pourrait donc avoir aussi eu accès de première main à la plupart de ces sources, dont Iorach.

Aquila, qui apparaît cinq fois par ailleurs, est avec Simmaque (nommé cinq fois) et Theodotion (mentionné une fois) un des traducteurs de la Bible des Septante. Ils sont les trois auteurs prétendus de l'*Epistola ad Ptolomeum* sur les oiseaux de chasse, ou *Epistola Aquile, Symachi et Theodotionis ad Ptolomeum*, dont on conserve une version brève et une version longue. Elle fut intégrée dans l'encyclopédie de Thomas de Cantimpré sous forme condensée<sup>50</sup>. Le recours à cette source, probablement à travers Albert le Grand, explique sans doute l'allusion répétée onze fois au roi Ptolémée d'Égypte. Quant à Basile (*anticho greco da Constantinopoli*, quatre fois) et Demetrius (évoqué trois fois) ils sont peut-être des auteurs de traités byzantins transmis par des sources intermédiaires. La confusion qui présente Guillaume (mentionné 11 fois) et Roger comme les maîtres de Frédéric II est due à la formulation trouvée à leur propos chez Albert le Grand. En réalité, ce qu'on a appelé le *Guillelmus falconarius* est un traité de fauconnerie du XII<sup>e</sup> siècle<sup>51</sup>. Dans le prologue, Guillelmus est dit fauconnier de la cour de Guillaume. Il doit s'agir de Guillaume I<sup>er</sup>, fils du roi Roger II de Sicile, sans doute le même que celui qui est appelé *Maistro Gulielmo che fu discipulo del nobile*

<sup>50</sup> Sur ce traité, voir B. VAN DEN ABEELE, *La fauconnerie au Moyen Age*, Paris, 1994 (Collection Sapience, 10), p. 23, et ID., *Encyclopédies médiévales et savoir technique : le cas des informations cynégétiques*, in R. HALLEUX - A.-C. BERNÈS (éds.), *Nouvelles tendances en histoire et philosophie des sciences. Colloque national (15-16/10/1992)*, Bruxelles, 1993, p. 103-121.

<sup>51</sup> Cfr B. VAN DEN ABEELE, *La fauconnerie...*, p. 24.



*maistro Martino*. Quant au roi *de Parchina*, cité quatre fois, ce pourrait être le roi des Parthes (un peuple installé en Babylonie et en Iran, qui fit partie de l'empire perse) ; il faut peut-être voir là un rapport avec le traité du *Ghætrif*, une oeuvre qui se dit traduite du « persan » en latin, ce qui fut probablement le cas à la cour de Frédéric II Hohenstaufen dans la première moitié du XIII<sup>e</sup> siècle<sup>52</sup>.

Plusieurs des noms allégués dans la liste de Belbasso n'apparaissent qu'une fois par ailleurs, comme le *maistro persico chiamato Marondo*, ou comme *Adriano*. D'autres sont cités un peu plus souvent, quoiqu'ils se trouvent probablement aussi là via un intermédiaire, comme l'*anticho grande maistro de caccia Tantuple*. En-dehors de la liste ci-dessus, deux autres auteurs sont mentionnés une fois dans le traité : un *antico philosopho chiamato Icodio*, qui suggère à nouveau un recours à des sources byzantines et un certain *Proto de Capadocia antiquissimo maistro* (le même peut-être que *Perotto*). Plin est quant à lui évoqué quatre fois. Il faut aussi signaler l'emploi exceptionnel de *uno Conte anticho gran maistro de caccia chiamato Guande de pradas*. Ce traité provençal fut très peu répandu, la signification de sa présence ici devrait donc être élucidée. A ces sources s'ajoutent la propre autorité de l'auteur, ainsi que l'évocation fréquente de *li antichi maestri* et de *li libri antichi*, auxquels s'opposent ou que complètent les *falchoneri moderni* et la *moderna doctrina*.

Il est étonnant de ne pas voir figurer dans la liste dressée par Belbasso le roi *Danchus, primo maistro et antiquo experimentator*, mentionné pourtant dix-sept fois dans le traité. L'auteur dit qu'il aurait vécu *in Capadocia* et que son oeuvre, écrite à l'intention du *Re Gratiano* (ou *Gallaciano*, i.e. Galatianus) *Re de Gallicia* et d'*Athanasio suo figliolo*, aurait été *exercitata da li Chaldei & da li Egiptii ; (...) in Capadocia (...) traducta in Persia, ultimamente traducta in Grecia*<sup>53</sup>. En réalité, ces éléments sont tirés du prologue du traité du roi Danchus, célèbre et très diffusé, rédigé à la cour des rois normands de Sicile au milieu du XII<sup>e</sup> siècle<sup>54</sup> ; en général, ce traité précède dans les manuscrits celui de Guillelmus falconarius, qui semble en être le complément. Il n'est donc pas étonnant qu'il renvoyât aux mêmes régions englobées dans l'empire byzantin, dans ce cas à la Galatie, au nord-ouest de la Cappadoce.

On le voit, Belbasso met un point d'honneur à mettre son art en perspective à travers des étapes « historiques » qui en renforcent l'autorité

<sup>52</sup> *Ibidem*, p. 29 ; la suggestion sur le *Ghætrif* est de Baudouin également.

<sup>53</sup> Ms. Turin, f. 5r.

<sup>54</sup> Sur cette oeuvre, voir B. VAN DEN ABEELE, *La fauconnerie...*, p. 23-24.

et l'antiquité. Ainsi, le traité comporte des allusions à une version « chaldéenne », – notamment pour les écrits du roi Danchus et pour Iorach – sans qu'on puisse en inférer nécessairement une information sur leur transmission réelle. Ses sources ont donc une nette tendance à converger vers le milieu méditerranéen des ouvrages écrits ou traduits sous les empereurs normands de Sicile au tournant des XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles et certaines se réfèrent au Proche-Orient, par le truchement d'une – prétendue ? – traduction du « persan » au grec. Les références byzantines sont évidentes, elles coïncident même peut-être, pour certains textes, avec cette dernière étape de traduction. En tous cas, l'empire perse centré sur l'Iran actuel a englobé, à l'époque de Darios (532-486 A.C.N.), la Babylonie et l'Assyrie, qui passèrent dans l'empire hellénique d'Alexandre le Grand et plus tard sous la domination de Byzance. Dès lors, le « chaldéen » peut signifier le syriaque, c'est-à-dire la langue des habitants de l'empire perse, et évoquer une première étape de traduction, précédant l'arabe ; mais il peut aussi renvoyer à l'hébreu ; notons enfin que Belbasso utilise apparemment les termes « chaldéen » et « perse » comme des synonymes.

Faut-il appliquer ce parcours méditerranéen aux extraits de « Iorach » chez Belbasso ? Ces derniers ont trait à l'autour (*astor*), à des oiseaux appelés en Perse « cusna » et « glotich »<sup>55</sup>, à une *opera de regimento et doctrina de muta*, au faucon « sacre », aux couleurs des faucons, au faucon pèlerin et aux faucons appelés *lapidarius*, *arborale* et *spinanbecho*, ainsi qu'à la grue et au faucon « tunisien »<sup>56</sup>. Ils ne recourent pas, pour la plupart, les passages présentés chez Arnold de Saxe et Albert le Grand. Il faudrait donc se rendre à l'évidence que Belbasso aurait directement eu accès à la compilation animalière qui a circulé sous le nom de Iorach.

Belbasso avance aussi à son propos les noms de deux « traducteurs » *Adonicus* et *Adelinus* : *La prima doctrina incomincia de la nobilitate del falchone Sacro. che in lingua chaldea fu primo intitulato da uno philosopho chiamato Iorach : & da poi costui fu trasmutato in lingua greca per uno philosopho greco chiamato Adonico*<sup>57</sup>. Le faucon « sacre » (dont la connaissance et le nom furent transmis aux Occidentaux par les Arabes<sup>58</sup>) se serait donc vu attribuer un nom « chaldéen » par Iorach, dont l'oeuvre

<sup>55</sup> Ces termes n'évoquent rien en syriaque. C'est un devoir agréable de remercier ici le professeur Andrea Schmidt, spécialiste du syriaque, pour l'aide qu'elle a pu nous apporter.

<sup>56</sup> Ms. Turin, f. 8v, 18v, 21r, 30r, 31v, 56r, 76v, 96v, 109r, 123v, 132r, 149r, 153r, 157v, 253r.

<sup>57</sup> Ms. Turin, f. 19r, ms. Bruxelles, f. 27r.

<sup>58</sup> Cfr B. Van den Abeele, *La fauconnerie...*, p. 70.

aurait été traduite ensuite en grec par Adonicus. Un autre passage chez Belbasso indique une version « persane », suivie d'une traduction grecque, puis latine : *Impero secundo li auctori che hano recoyto et traducto de lingua persica in lingua greca; et da poi per antiquita de tempo traducte le opere in lingua latina dicen che questo uccello sia el passero. et altri dicen che solo le lodene campestre. Impero scriue el primo translate Adonico : & da poi a questo fu Adelino : et dice che...*<sup>59</sup>. Les deux extraits suggèrent qu'Adonicus serait le traducteur du syriaque au grec, tandis qu'Adelinus aurait un rapport avec l'étape latine du texte sur les oiseaux de proie. Nous n'avons malheureusement trouvé aucun renseignement sur un traducteur du syriaque au grec du nom d'Adonicus. En tous cas, ce nom ne rappelle pas du tout des consonnances syriaques, mais pourrait bien plus être celui d'un Byzantin, ce qui expliquerait le fait que, pour Belbasso, le texte soit passé du syriaque au grec (byzantin) et non l'inverse, ce qui est beaucoup plus courant (grec classique au syriaque). En outre, le mot « Iorach » évoque plutôt des consonnances hébraïques que syriaques.

Comment concilier ces éléments avec les résidus grecs et hébreux (?) reconnus dans les extraits de Iorach chez Arnold de Saxe ? A ce point de l'enquête, les hypothèses ne sont pas de mise, mais d'autres témoignages permettront d'y voir plus clair. Avant cela, les informations apportées par Belbasso sur Adelinus permettent peut-être de tisser un nouveau lien inattendu avec les encyclopédies du XIII<sup>e</sup> siècle.

#### B. Dans le *Liber De natura rerum* de Thomas de Cantimpré avant 1240

En effet, l'« Adelinus » qui apparaît lié ci-dessus à Adonicus et Iorach, est un nom que l'on trouve mentionné souvent dans les sections animalières de l'encyclopédie de Thomas de Cantimpré, auquel Albert le Grand a beaucoup emprunté lors de la rédaction de son *De animalibus*. Cependant, ce nom n'apparaît pas dans la partie du *De animalibus* qui concerne la fauconnerie et semble même avoir été évité à dessein par Albert dans le reste de l'oeuvre zoologique, lors des emprunts à Thomas. Belbasso aurait-il donc eu accès directement à cette source ?

Voici ce qu'en dit le prologue du *Liber De natura rerum* de Thomas : *Adelinum quoque philosophum, qui et si pauca, tamen bona ualde conscripsit*<sup>60</sup>. Certains chercheurs ont rapproché ce personnage qui aurait « peu mais bien écrit », de l'auteur du *Liber monstrorum*. Ce *Liber* aurait été compilé dans les îles anglo-saxonnes entre 650 et 750, peut-être par

<sup>59</sup> Ms. Turin, f. 151v.

<sup>60</sup> Ed. H. BOESE, 1973, p. 4, l. 44.

Aldhelme, abbé de Malmesbury, ou par un de ses disciples<sup>61</sup>. En réalité, Adelinus chez Thomas réunit sous un même nom les *Enigmata* d'Adhelme et les notices du *Liber monstrorum*, comme l'a montré A. Knox<sup>62</sup>. Par exemple, la notice de l'étonnant et composite onocentaure trouve sa source dans le *Liber monstrorum*<sup>63</sup>. Adelinus intervient en outre dans les descriptions suivantes chez Thomas de Cantimpré, où l'on reconnaît plusieurs des animaux traités dans les extraits présents chez Arnold de Saxe (nous avons marqué d'une astérisque celles qui présentent des rapports certains avec les assertions de Iorach)<sup>64</sup> : pour les quadrupèdes, le *cacus* (DNR IV, 20), le lion (IV, 54)\*, le molosse (IV, 70), l'onagre d'Inde (IV, 81)\* ; pour les oiseaux, l'aigle (V, II)\*, la *arpia* (V, IV), la cigogne (V, 28), l'hirondelle (V, 66), le *nicticorax* (V, 92)\* ; pour les monstres marins, le *luligo* (VI, 32), la *perna* (VI, 40), la sirène\* et la *scilla* (VI, 46 et 47) ; pour les poissons, le cancer (VII, 19) ; pour les serpents, le « dragon » et le *dracontopes* (VIII, 16 et 17), la salamandre (VIII, 30)\* ; pour les vers, les *cyniphes* (IX, 13), le *formicoleon* (IX, 22)\*, les fourmis d'Inde (IX, 23), les sauterelles (*locusta*, IX, 25), la sangsue (IX, 43)<sup>65</sup>.

Un autre fait, ténu, irait dans le sens d'un lien obscur entre le *Liber monstrorum*/Adelinus chez Thomas de Cantimpré d'une part et Iorach d'autre part : ce dernier classe la sirène parmi les poissons ou du moins les

<sup>61</sup> Ed., traduction et commentaires A. ORCHARD, *Pride and Prodigies. Studies in the Monsters of the Beowulf-Manuscript*, Cambridge, 1995 (éd. p. 254-317). Rapprochement Adelinus-Adhelm : E. FARAL, *La queue de Poisson des Sirènes*, in *Romania*, t. 74, 1953, p. 433-506, ici p. 441-470, M. LAPIDGE, *Beowulf, Aldhelm, the Liber Monstrorum and Wessex*, in *Studi Medievali*, t. 23, 1982, p. 151-192, ici p. 164, 165, 168-175, L.G. WHITHREAD, *The Liber Monstrorum and Beowulf*, in *Medieval Studies*, t. 36, 1974, p. 434-471, ici p. 455-461, et A. ORCHARD, *Op. cit.*, p. 64 sq.

<sup>62</sup> A. ORCHARD, *Pride...* montre p. 95, d'après la thèse de A. Knox, que 15 sections sont tirées du *Liber monstrorum*, 14 des *Enigmata*, trois sont communes aux deux textes.

<sup>63</sup> *DNR*, IV, I, éd. BOESE, p. 97 : *...nisi forte sicut Adelinus philosophus dicit de onocentauris, qui per adulterinam commixtionem hominis et bestie prouenerunt. Aussi IV, 82, p. 154-155 : Onocentaurus, ut dicunt Ysidorus et Adelinus, animal est monstruosum et natura biforme. Habet enim caput uelut asini, corpus autem uelut hominis. (...) Dicit Adelinus philosophus, quod hoc monstrum non est tale creatum ab initio creationis inter ceteras bestias, sed ubicumque et quandocumque in aliqua parte mundi uisum est, ex adulterina commixtione hominis et tauri uel hominis et equi nascitur.*

<sup>64</sup> Elles apparaissent dans la mise en concordance des extraits de la section VI, C (annexe) ci-dessous.

<sup>65</sup> La liste n'est certainement pas exhaustive, puisqu'elle dépend d'une référence explicite de la part de Thomas de Cantimpré.

monstres marins<sup>66</sup>, alors qu'elle apparaît, d'après la démonstration de E. Faral, comme mi-femme, mi-oiseau dans la littérature grecque et latine jusqu'au début du XII<sup>e</sup> siècle, le *Liber monstrorum* excepté<sup>67</sup>. La version primitive du *Physiologus* continue de la considérer comme telle, alors que des versions interpolées à partir du XII<sup>e</sup> siècle introduisent dans les bestiaires l'image de la queue de poisson (p. ex., Philippe de Thaon, entre 1121 et 1135). Ce sont donc des pièces à verser au dossier, sans qu'il soit possible à ce stade de les expliquer. Actuellement, les similitudes entre l'Adelinus de Thomas et celui de Belbasso (si l'on peut l'identifier au traducteur de Iorach) semblent plutôt trouver leur origine dans une lointaine tradition littéraire commune sur les animaux qu'à une communauté de sources immédiates.

Etonnamment, une autre source du *Liber de natura rerum* montre des similitudes avec ce qui a circulé sous le nom de Iorach. Il s'agit de l'*Experimentator*, cité près de cent fois. Thomas de Cantimpré le présente dans son prologue comme un compilateur contemporain (*modernus*)<sup>68</sup> : *Librum uero rerum libellum admodum paruuum inueni, qui etiam de naturis rerum plurima comprehendit. Inueni etiam librum quendam suppresso auctoris nomine, quem modernis temporibus compilatum audivi: cuius sententias ubicumque reppereris, ex hoc cognosces, quod hoc nomen Experimentator sub sequentibus inuenies prelibatum.* D'après L. Thorndike, cet *experimentator* serait celui qui apparaît 256 fois dans le *Thesaurus pauperum* de Pierre d'Espagne (1205-1277), mais les similarités sont rares entre les contenus respectifs, bien que vingt animaux soient communs. Il s'agirait d'un encyclopédiste intéressé par la médecine et les régimes de santé<sup>69</sup>. La discussion avait été initiée par J.B. Friedman<sup>70</sup>,

<sup>66</sup> DFRN II, c. 7, cit. 9, à propos de *glacius, echatides, sirenes*. A noter que Iorach ne parle pas de la moitié inférieure du corps, il laisse donc toute liberté de greffer sur cette information les deux types de descriptions qui ont circulé : une queue de poisson ou un demi corps d'oiseau.

<sup>67</sup> E. FARAL, *La queue de poisson..., passim*. Sur les bestiaires du XII<sup>e</sup> siècle, p. 483-494. La lettre d'Alexandre à Aristote (écrit tardo-alexandrin) a joué un rôle certain dans la méprise qui a confondu avec les sirènes les séductrices aquatiques à la longue chevelure (p. 495) ; une version tardive du *Physiologus* issue de la famille du ms. B portait, dans le même ordre d'idées, *uolatis et piscis* (p. 496).

<sup>68</sup> Ed. H. BOESE, p. 4, l. 35-39.

<sup>69</sup> *A History of Magic and experimental Science*, t. 2, New York, 1923, p. 767.

<sup>70</sup> *Thomas of Cantimpré De naturis rerum. Prologue, book III and book XIX*, in *La science de la nature : théories et pratiques*, Montréal-Paris, 1975 (Cahiers d'études médiévales, 2), p. 107-154, ici p. 113-114.

mais le pas significatif à ce propos a été franchi par C. Hünemörder<sup>71</sup>. D'après lui, il ne s'agirait pas d'une encyclopédie, mais d'un dictionnaire raisonné anonyme en ordre alphabétique, comparable au *De bestiis et aliis rerum* du Ps-Hugues de Saint-Victor<sup>72</sup>, que nous examinons en détail plus bas. Sans avoir inspecté en profondeur le matériau attribué à l'*experimentator* chez Thomas de Cantimpré, nous avons opéré un rapprochement avec le contenu de trois notices de Iorach<sup>73</sup>. L'*Experimentator* a probablement puisé à une tradition textuelle séculaire qui conservait le même matériau à travers des remaniements successifs.

### III. *Iuba rex*, i.e. *Iuba II*, roi de Mauritanie et de Numidie

#### A. *Iuba rex* chez Pline l'Ancien

Le prologue du *Liber de natura rerum* fournit une toute autre clé à l'enquête. En effet, on y trouve mentionné un certain *Iuba rex* parmi les sources qui ont été empruntées à l'*Historia naturalis* de Pline l'Ancien<sup>74</sup>. Il en est de même chez Hélinand de Froidmont, polygraphe cistercien qui, dans sa *Chronique*, arrêtée en 1204, mentionne notamment à propos du béryl l'autorité de ce *Iuba*<sup>75</sup>. Par un autre ricochet, c'est probablement Hélinand qui a inspiré le *Speculum naturale* de Vincent de Beauvais quand il allègue *Iuba rex* au livre VIII, c. 99 et 106 (éd. Douai, 1624)<sup>76</sup>. Le

<sup>71</sup> Chr. HÜNEMÖRDER, *Die Vermittlung medizinisch-naturwissenschaftlichen Wissens in Enzyklopädien*, in N.R. WOLF (éd. sc.), *Wissensorganisierende und Wissensvermittelnde Literatur im Mittelalters*, Wiesbaden, 1985, p. 255-277, ici p. 261 sq.

<sup>72</sup> Le *De bestiis* n'est cependant pas une œuvre arrangée alphabétiquement, mais un conglomérat de quatre sections sur les animaux d'origine diverse, dont la quatrième est alphabétique.

<sup>73</sup> Voir ci-dessous (VI, C) les extraits mis en parallèle avec le DFRN II, c. 4, cit. 5 et 21 et II, c. 8, cit. 5.

<sup>74</sup> DNR, Prologue, p. 4 : *Et notandum, quod sub Alexandro magno quinquaginta uolumina edita sunt ad mandatum illius, que Plinius XXXVII editionibus breuiter comprehendit. Auctores uero tales suo libro prefixit (...) Iuxa rex (...) Hiis sunt auctores secundum Plinium in natura rerum.*

<sup>75</sup> La *Chronique* d'Hélinand est toujours inédite. A l'origine extrêmement volumineuse, elle a subi très tôt de lourdes pertes, puisque Vincent de Beauvais signale déjà ne pas disposer de tous les volumes, quarante ans plus tard. L'extrait en question, sur le béryl, se trouve à la fin de la section VI, B de cet article.

<sup>76</sup> Vincent de Beauvais a utilisé de manière systématique Hélinand dans le *Speculum historiale* (cfr entre autres M. PAULMIER-FOUCART, *Ecrire l'histoire au XIII<sup>e</sup> siècle. Vincent de Beauvais et Hélinand de Froidmont*, in *Annales de l'Esti, 5<sup>e</sup> série*, t. 33, 1981, p. 49-70). Par contre, on connaît beaucoup moins bien son rapport à cette source

même *Iuba rex* se rencontre aussi chez David de Dinant, au tournant des XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles, dans les *Quaternulorum fragmenta*<sup>77</sup>. De qui s'agit-il ?

Comme le prouvent les extraits que nous avons comparés un à un à la fin de cet article, une lecture cursive des trente-sept livres de l'*Historia naturalis* permet de se rendre compte que ce *Iuba rex* mentionné explicitement parmi les sources grecques d'une bonne partie des livres de Pline<sup>78</sup> n'est autre que l'auteur de traités sur la faune et la flore d'Afrique du Nord que nous recherchions.

Il s'agit de Iuba II, fils du roi Iuba de Numidie, né avant 50 A.C.N. et mort en 23 ou 24 P.C.N., dont la réputation de savant fut très grande en Grèce, puisqu'une statue lui fut érigée dans le Gymnase. Il fut amené enfant à Rome lors du triomphe d'Auguste en 46 A.C.N. et acquit une formation dans son entourage ; par la suite, Auguste fit en sorte de protéger son royaume mauritanien (Algérie et Maroc actuels), dont il avait fait une province romaine. A la mort de son fils Ptolémée, la province fut scindée en deux. Régnant au moins 48 ans (à partir de 25 A.C.N.) sur les territoires de la Gétulie et la région de Bocchus et Bogud, Iuba rédigea une grande quantité d'ouvrages concernant l'histoire et la géographie de la Mauritanie et de la Numidie, dont on ne garde que des passages mentionnés sous le nom de *Ιουβας*, *Ιουβας* ou Iuba par des auteurs grecs, romains et byzantins du II<sup>e</sup> au XII<sup>e</sup> siècle, tels que Oppien, Elien, Dion Cassius, Strabon, Athénée, Plutarque, Suidas, Tacite, Pline, Lactance et Solin<sup>79</sup>. Il créa une bibliothèque, et s'attacha, dit-on, à transmettre les

dans le *Speculum naturale*, mais nous soupçonnons un recours important à tous les *excursus* de sa Chronique sur des sujets d'histoire naturelle.

<sup>77</sup> *Davidis de Dinanto Quaternulorum fragmenta*, ed. M. KURDZIALEK, in *Studia Mediewistyczne*, t. 3, 1963, extrait de Iuba p. 59, l. 20, reproduit en section VI. Les *Quaternuli*, sont un recueil de notes en forme d'extraits, dont on ne conserve que des fragments, et qui fut condamné au concile de Paris en 1210.

<sup>78</sup> En effet, on le trouve dans la liste des auteurs-sources dans l'index général qui ouvre le livre I et dans les sources reconnues par Pline lui-même comme *auctores externi* aux livres V, VI, VIII, IX, XII, XIII, XIV, XV, XXV, XXVI, XXVIII, XXXI, XXXII, XXXIII, XXXVI et XXXVII. Dans la section VI, A ci-dessous, nous présentons les passages inspirés de Iuba.

<sup>79</sup> Sur le personnage et sur son oeuvre, consulter le t. IX, II, 1916 de la *Paulys Real-Encyclopädie der Classischen Altertumswissenschaft, neue Bearb. v. G. WISSOWA*, ed. W. KROLL, col. 2384-2395, ainsi que les fragments conservés dans C. MÜLLER, *Fragmenta Historicorum graecorum*, vol. 3, Paris, 1899, p. 465-488, mis à jour et commentés par F. JACOBY, *Die Fragmente der Griechischen Historiker*, 3. Teil, *Geschichte von Staedten und Voelkern, A. Autoren ueber verschiedene Staedte (Laender)*, Leiden, 1954 (=1940), p. 127-155 et le commentaire aux fragments : *a. Kommentar zu nr. 262-296*, Leiden, 1943, p. 317-358 (n° 275, Iuba von Mauretaniem). A ces fragments et réminiscences, il faut ajouter de nombreuses occurrences de *Ιουβας* ou

« livres de Pythagore ». L'histoire a conservé à son propos le chiffre de cinquante-deux livres et neuf de ses œuvres sont connues par leur nom : « Sur l'Arabie » (écrit à propos de l'expédition de César), deux livres « sur l'Assyrie » d'après Bérose, trois livres « sur la Lybie », « sur l'Euphorbe » (peut-être inclus dans le précédent), « Histoire romaine », les ομοιοτητες (similitudes étymologiques), la θεατρικη ιστορια (sur le théâtre et la musique), le περι ζωγραφων (sur les peintres) et le περι φθορας λεξεως (sur la corruption du langage : grammairien) ; l'on conserve en outre des témoignages d'ouvrages sur la culture, l'ethnographie, la géographie, les animaux, les plantes, les pierres et les métaux. Il s'agit, semble-t-il, de travaux de compilation, notamment à partir des œuvres des historiens grecs alexandrins. Les quatre derniers sujets mentionnés ont dû fournir la matière des extraits que nous avons retrouvés, via une nouvelle compilation, chez les naturalistes médiévaux, tandis que Pline a probablement puisé directement dans les ouvrages grecs les informations sur les peuples d'Arabie comme les Troglodytes, les îles de Mauritanie, l'Atlas, le Nil, les mœurs des éléphants, les plantes d'Afrique, etc. Quant à Hélinand et David de Dinant, ils ont, semble-t-il, trouvé leur inspiration dans les fragments conservés dans les *Collectanea rerum memorabilium* de Solin (III<sup>e</sup> siècle).

Suite, probablement, aux désordres politiques et aux mouvements de populations qui ont affecté ces régions nord-Africaines et proche-orientales à la fin de l'Antiquité et durant tout le Moyen Age, toutes ses œuvres sont perdues, mais le souvenir de ce roi mauritanien de l'époque d'Auguste n'est pas tout à fait passé dans l'oubli au moyen âge. En effet, on le trouve plus d'une fois dans les chroniques médiévales ; cependant, seule son action politique ou celle de son père semblent y avoir laissé quelque trace. Il apparaît ainsi sporadiquement chez Tertullien, Lactance, Orose, Marcus Minucius Felix, Isidore, Raban Maur, Heinricus Norisius, Adon de Vienne,

ιουβας dans la littérature grecque et byzantine du II<sup>e</sup> au X<sup>e</sup> siècle, que nous avons repérées par un sondage dans le *Thesaurus linguae graecae* informatisé : chez Harpocraton le grammairien alexandrin (I<sup>er</sup>-II<sup>e</sup> s.?, *Lexicon in decem oratores Atticos*), Hérodien (II<sup>e</sup> s., *De prosodia catholica*, *Peri kliseōs onomatōn*, et *Partitiones*), Athénée (II<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> s., *Deipnosophistae*, *epitome*), Dion Cassius (II<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> s., *Historiae romanae*), Chrysippe le philosophe (III<sup>e</sup> s., *Fragmenta logica et physica*), Clément d'Alexandrie (II<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> s., *Stromata*), Eusèbe de Césarée (IV<sup>e</sup> s., *Praeparatio euangelica*), dans les fragments (postérieurs) de Lycurgue (IV<sup>e</sup> s. A.C.N., *Fragmenta*, *Peri tēs hiereias*), Pausanias (IV<sup>e</sup> s.), l'Historien Eutrope (IV<sup>e</sup> s., *Breviarium ab urbe condita*), Suidas (X<sup>e</sup> s., *Lexicon*) et Eusthate d'Epiphane archevêque de Thessalonique (XII<sup>e</sup> s., *Commentarii ad Homeri Iliadem*). Ces occurrences témoignent de certaines de ses œuvres (sur la Lybie, sur la grammaire, sur la nature, l'histoire romaine), et de sa fonction politique.



Paulus Vinfridus, Freculphe de Lisieux, Pierre Comestor, Evrard de Béthune, Henri de Huntingdon, etc.<sup>80</sup>

### B. Iuba et les *Physiologica* chez les auteurs latins d'Afrique et quelques survivances occidentales

L'influence africaine de Iuba est peut-être décelable chez Augustin d'Hippone (354-430) lui-même. En effet, l'exemple de l'aspic qui se bouche une oreille avec sa queue et colle l'autre contre la terre se trouve chez Iorach mais aussi chez l'évêque d'Hippone, en Numidie<sup>81</sup>. Pourtant, cette particularité ingénieuse pour se boucher l'autre oreille serait restée absente de la littérature jusqu'à son apparition dans les versions du *Physiologus* postérieures au VIII<sup>e</sup> siècle. Le motif est également présent chez Arnobe le Jeune, autre auteur nord-africain de peu postérieur à Augustin<sup>82</sup> ; vu la différence d'expression, il est probable qu'il ne s'agisse pas chez Arnobe d'un emprunt à ce dernier, mais plutôt à une tradition ou à une littérature scientifique disponible dans ces régions.

Le même Iuba était toujours connu en Afrique au V<sup>e</sup> siècle pour ses livres sur la nature ; on en trouve témoignage chez Fulgence le Mythographe, auteur obscur qu'on a identifié assez souvent avec l'évêque Fulgence de Ruspe. Il rapporte l'opinion de Iuba à propos de la conque marine : *Conca etiam marina portari pingitur, quod huius generis animal toto corpore simul aperto in coitu misceatur, sicut Iuba in fisiologis refert*<sup>83</sup>.

<sup>80</sup> Ces noms sont issus d'un sondage sur « Iuba » dans *le Cetedoc library of christian latin texts-3*, 1998 (CD-rom reprenant les textes de la *latinitas* antique et médiévale) édité par le CETEDOC de l'Univ. catholique de Louvain, s. dir. P. Tombeur, ainsi que dans le Clclt-3 bis inédit, qui prépare la version 4, que nous avons pu consulter au laboratoire.

<sup>81</sup> C'est probablement à lui que le motif est emprunté dans les livres II et IV de ce qui a été édité comme *De bestiis et aliis rebus* du ps.-Hugues de Saint-Victor par la *Patrologie latine*. Cfr cet extrait d'AS, *DFRN* II, c. 10, cit. 20, en section VI, C (annexe) ci-dessous et les comparaisons avec Augustin et d'autres témoignages concordants.

<sup>82</sup> L'inexistence du motif dans la littérature antérieure a été explorée par Sandra Mangoubi, qui réalise une thèse de doctorat à l'Univ. cath. de Louvain sur les motifs animaliers chez Saint Augustin. Elle a consacré un article à paraître à l'exemple de l'aspic : @@@. Nous la remercions de cet échange.

<sup>83</sup> Fulgentius Mythographus, *Mitologiarum libri tres*, II, c. 1, *Fabula de iudicio Paradis (De uenere)*, éd. R. HELM – J. PRÉAUX, *Fabii Planciadis Fulgentii, Opera*, Stuttgart, 1970 (Bibl. script. graec. et rom. Teubneriana), p. 40, l. 21-22. L'attribution de *Physiologica* à Iuba, en l'absence d'autres preuves, est demeurée jusqu'ici entourée de doutes (p. ex., S. GSELL, *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, t. 8, p. 261 n. 3 : « paraissent être apocryphes »).

Ce rapport à des « physiologi(c)a » ne suffit pas à lui seul à affirmer un lien avec le contenu « du » *Physiologus* tardo-alexandrin, mais incite néanmoins à considérer l'œuvre de Iuba comme un réservoir précoce d'anecdotes et de descriptions des animaux et des plantes africaines et proche-orientales. Cet ensemble aurait pu être compilé à partir de ses diverses œuvres ethnographiques et géographiques. Un titre comparable a déjà été avancé par le sophiste Athénée au tournant des II<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> siècles : *ὡς φησιν Ἰοβας... εισαγει φυσιολογουντα* et *Ἰοβας δε μαγειρον εισαγει φυσιολογουντα*<sup>84</sup>.

Un témoignage occidental plus tardif va également dans le sens d'une survie des écrits sur la nature de Iuba, à propos des plantes cette fois. Il s'agit de Bède le Vénérable (672-735) rapportant deux fois textuellement l'opinion des *physiologi* à propos du nard, dans une description physique qui rejoint l'extrait du *De plantis* de Iorach sur cette herbe aromatique et que nous pensons devoir rendre à Iuba<sup>85</sup>. Iuba serait donc un des « physiologues » antiques qui aurait écrit sur les plantes et les animaux. Les deux extraits sur le nard trouvés chez Bède concordent d'autre part avec le témoignage sur cette plante dans ce qui a été édité comme le livre IV du *De bestiis* du Ps-Hugues de Saint-Victor dans la *Patrologie latine*, qui représente au XII<sup>e</sup> siècle une étape originale de la tradition du *Physiologus* chrétien.

La survie de Iuba semble donc avoir traversé la littérature latine en-dehors des emprunts à Pline. Un autre exemple va dans ce sens : le motif trouvé chez Iorach, du ver qui naît des cendres du phénix<sup>86</sup>, est absent chez Pline, mais se trouve au IX<sup>e</sup> siècle chez Jean Scot Erigène (c. 810-877), dans son commentaire à la *Hiérarchie céleste* du Pseudo-Denys. L'on sait que cet auteur atypique, écolâtre sous Charles le Chauve, connaissait le grec, mais il n'est pas possible d'en inférer quoi que ce soit à propos de notre auteur. Plus tard, le motif s'inscrit dans toute la littérature animalière médiévale. Quelle peut en être l'origine ?

<sup>84</sup> Athénée, *Deipnosophistae*, 14, 80 (5) [= Jacoby F 86 (Müller 82)] et *Deipnosophistae (epitome)*, 2, 2, 146 (6), le second n'a pas été repris par F. Jacoby parmi les réminiscences de Ἰοβας.

<sup>85</sup> Bède le Vénérable, *In Cantica canticorum libri VI*, I, c. 1, l. 581 : cfr les extraits complets en section VI, en comparaison avec Ps-H. de Saint-Victor et Pline, en regard du *DFRN* I, III, c. 12, cit. 8. Le rapprochement s'arrête avant les vertus médicinales, que nous pensons avoir été ajoutées postérieurement dans la compilation du *De plantis*.

<sup>86</sup> Cfr section VI, l'extrait du *DFRN* II, c. 6, cit. 14, et la n. avec le texte de Jean Scot.

#### IV. Transmission anonyme dans la tradition du *Physiologus* et des bestiaires moralisés

##### A. Ce que J.-P. Migne a appelé le *De bestiis et aliis rebus* du Ps-Hugues de Saint-Victor

On a la surprise de découvrir dans la longue et complexe tradition latine des bestiaires inspirés du *Physiologus*, des notices au contenu descriptif analogue à celles de « Iorach ». Au XII<sup>e</sup> siècle, le composite texte latin de moralisation à partir des animaux, des plantes et des pierres, édité sous le nom de *De bestiis et aliis rebus*<sup>87</sup> offre une correspondance saisissante avec la plupart des descriptions animalières trouvées sous le nom de Iorach chez Arnold de Saxe, comme si le contenu purement informatif commun aux deux textes (dépourvu donc de tout apport symbolique ou moralisateur) provenait de la même source. La même coïncidence est manifeste pour les plantes, qui pourtant sont rares dans les versions grecques et latines du *Physiologus*. Comme modèle par excellence de la méthode allégorique appliquée à la science naturelle, le *Physiologus*, compilé probablement au II<sup>e</sup> siècle à Alexandrie, fut traduit dès le V<sup>e</sup> siècle en éthiopien, syriaque et arménien, ce qui lui assura une destinée polymorphe.

Malheureusement très mal édité<sup>88</sup>, le *De bestiis et aliis rebus* est aussi mal connu. Pour C. Carmody, il est « one of the more authentic and complete collections of chapters from the Latin Physiologus »<sup>89</sup>. Il fut attribué à Hugues de Saint-Victor dès le XIII<sup>e</sup> siècle dans certains manuscrits<sup>90</sup>. Suite à l'authentification du premier livre comme étant l'*Aviarium* d'Hugues de Fouilloy, dont on situe la rédaction vers 1122-1125<sup>91</sup>, la paternité des quatre livres du *De bestiis* fut parfois attribuée à

<sup>87</sup> Ed. dans la *Patrologia latina* de J.-P. Migne, t. 177, 1854, col. 15-56 (*Aviarium*), col. 57-164 (livres II-IV), sur la base de l'éd. Rouen, 1648.

<sup>88</sup> J.-P. Migne n'a pas jugé bon de reprendre une seconde fois des notices du III<sup>e</sup> livre qui recoupaient celles du II<sup>e</sup> ; or, certaines notices du III<sup>e</sup> livre sont le fruit d'une version distincte du bestiaire latin ou d'une source utilisée par le compilateur en II comme en III (peut-être le *Physiologus*).

<sup>89</sup> F.J. CARMODY, *De bestiis et aliis rebus and the latin Physiologus*, in *Speculum*, t. 13, 1938, p. 153-159, ici p. 158.

<sup>90</sup> On en trouve des mss dès le XII<sup>e</sup> s., dont le Dresden, A. 198, f. 47-80 : *Incipit bestiarius hugonis de sancto uictore*.

<sup>91</sup> Voir H. PELTIER, *Hugues de Fouilloy, chanoine régulier, prieur de Saint-Laurent-au-Bois*, in *Revue du Moyen Age latin*, t. 2, 1946, p. 25-44 et la notice « H. de Fouilloy » dans le *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques*, t. 17, Paris,

ce chanoine. La littérature scientifique ne s'accorde pas sur le caractère homogène ou non du texte du *De bestiis*, le problème principal étant que J.-P. Migne a édité comme quatre livres d'une même œuvre des sections qui n'ont pas d'existence comme tels dans la tradition manuscrite<sup>92</sup>. D'après F. McCulloch, les livres I, consacré aux oiseaux, et II, traitant d'autres animaux, constituent une seule et même œuvre<sup>93</sup> ; en réalité, le but de la rédaction du deuxième livre était de compléter l'*Aviarium*. F. McCulloch range en outre le livre II parmi les exemplaires de la version « H » de la première famille du bestiaire latin (inspirée de la version B du *Physiologus* avec ajout au début ou au milieu des chapitres, de passages tirés d'Isidore de Séville), tandis qu'elle classe le livre III dans la seconde famille du bestiaire, qui inclut des chapitres de la version Y du *Physiologus*<sup>94</sup>. Ce livre III est considéré par H. Silvestre comme une simple compilation du *Physiologus*, mêlé à l'*Hexaameron* d'Ambroise, aux *Collectanea rerum memorabilium* de Solin et aux *Etymologies* d'Isidore<sup>95</sup>. Il s'agit donc du « grand bestiaire moralisé », élaboré et très diffusé en Angleterre aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles<sup>96</sup>. Quant au livre IV, il s'agit d'une liste alphabétique de concepts, accompagnés de notices très brèves qui, données

1970, col. 1271-1278. Sur l'*Aviarium*, cfr N. HÄRING, *Notes on the Liber auium of Hugues de Fouillois*, in *Recherches de théologie ancienne et médiévale*, t. 46, 1979, p. 53-83, et l'éd. de W.B. CLARK, *The Medieval Book of Birds. Hugh of Fouillois's Aviaryum. Edition, translation and commentary*, Binghamton, New York, 1992 (Medieval and Renaissance texts and studies, 80). Dans la section VI, nous renvoyons à la *P.L.* et à CLARK.

<sup>92</sup> Merci à B. Van den Abeele de nous avoir piloté en expert dans la bibliographie sur les bestiaires.

<sup>93</sup> F. McCULLOCH, *Mediaeval latin and french bestiaries*, Chapel Hill, 1960 (Univ. of North Carolina, Studies in the Romance Languages and Literatures, 33), p. 32 : « The whole is assuredly one work ».

<sup>94</sup> F. McCULLOCH, *Mediaeval... bestiaries*, p. 30-31, 34-38.

<sup>95</sup> H. SILVESTRE, *A propos du Liber tertius du De bestiis et aliis rebus et d'un passage des Etymologiae d'Isidore de Séville*, in *Le Moyen Age*, t. 55, 1949, p. 247-251, ici p. 247.

<sup>96</sup> Cfr X. MURATOVA, *Aspects de la transmission textuelle et picturale des manuscrits des Bestiaires anglais à la fin du XIIe siècle*, in *Comprendre et maîtriser la nature au Moyen Age. Mélanges d'histoire des sciences offerts à Guy Beaujouan*, Genève, 1994, p. 579-608. Ce bestiaire, qui ne connaît pas d'édition critique moderne, bénéficie d'une traduction à partir d'un bon ms du XIII<sup>e</sup> s. de Cambridge : *The book of beasts, being a translation from a latin bestiary of the twelfth century made and edited by T.H. WHITE*, Londres, 1954. Pour le texte latin, il faut se référer à la reproduction du même ms. Cambridge, Univ. Libr. II.4.26, par M.R. JAMES, *The bestiary*, Oxford, 1928. Nous n'avons pu voir cette reproduction, c'est pourquoi, dans la section VI, C (annexe) nous renvoyons à la *P.L.*, et, pour les animaux, à T.H. WHITE et au ms Bruxelles, Bibl. Roy., 8327-42, dont une transcription est disponible dans F. CULLUS, *Dragon, serpents et reptiles dans un bestiaire manuscrit du XIVe siècle (B.R. Bruxelles Ms 8327-42)*, Mémoire de licence en histoire inédit, Université catholique de Louvain, 1998.

sur un mode mnémotechnique, reprennent en partie un matériau utilisé en II et en III.

On observe que la version tardive du *Liber de natura rerum* de Thomas de Cantimpré (« Thomas III »<sup>97</sup>) ajoute à son texte des passages correspondants au « grand bestiaire moralisé » pour les serpents *emorrois*, *iaculus*, *spectabificus*, qui sont, par ailleurs, aussi traités par Iorach<sup>98</sup>. Il serait logique d'affirmer que la source du Thomas III est ce bestiaire, à ceci près que le Thomas III identifie ses sources par des marqueurs (*Ysidorus*) qui ne se lisent pas dans le bestiaire et que la formulation de Thomas III est celle du bestiaire, et non de l'auteur mentionné comme source. Il faudrait donc vérifier l'existence d'une version de ce bestiaire qui comporterait ces marqueurs ?

Le caractère composite du *De bestiis* rend très difficile la compréhension du phénomène de contamination ou d'emprunt entre ce texte et les extraits de Iorach dont nous disposons à travers Arnold de Saxe. La centaine de passages concordants que nous avons relevés traversent les quatre livres, et sont parfois proches dans l'expression, pour les livres III et IV<sup>99</sup>. En-dehors des lieux communs nombreux partagés par toute la tradition occidentale, leur contenu ne s'accorde pas aux emprunts à Ambroise, Solin ou Isidore repérés par H. Silvestre, ni aux extraits empruntés à Pline par les compilateurs des différents livres. Par contre, ils sont parfois issus de ce que F. Carmody appelle une « unidentified source »<sup>100</sup>, et correspondent de temps à autre avec des passages attribués explicitement au *Physiologus*, dont on a vu que les livres II et III dérivait. C'est dire qu'il faut dès lors supposer l'existence d'un substrat commun à toutes les versions du *Physiologus*, dont Iuba/Iorach ferait partie.

Cependant, la similitude dans l'expression entre Iorach et le *De bestiis*, ou un contenu commun différent de la tradition du *Physiologus*, particulièrement pour le livre IV, tend à rendre cette explication insuffisante. Nous soupçonnons aussi que certains animaux traités de pair par Pline et par les livres III et IV du *De bestiis*, sans se trouver dans les autres familles du *Physiologus*, pourraient trouver l'origine de leurs

<sup>97</sup> Cfr n. 13 et 14 plus haut.

<sup>98</sup> C'est pourquoi nous les faisons figurer dans la section VI, C ci-dessous.

<sup>99</sup> La comparaison est parfois difficile en raison de l'abrègement que Arnold a fait subir aux extraits et de la paraphrase du *De bestiis*. Deux exemples frappants, pour le figuier : AS, *DFRN*, I, III, c. 12, cit. 5, cfr *De bestiis*, III, c. 56 ; pour l'aigle : AS, *DFRN* II, c. 5, cit. 21, cfr *De bestiis*, IV, c. 1.

<sup>100</sup> F.J. CARMODY, *De bestiis et aliis rebus...*, p. 157.

caractéristiques chez Iuba. Il s'agit de la manticoire, du parandrus (ou *tarandrus*), du leucrote et du bonasus (ou *bonnacon*).

D'autre part, ces concordances indéniables entre le *De bestiis* et les extraits de Iorach s'arrêtent là où commence la moralisation ou l'interprétation spirituelle. En effet, le parti pris constant d'Arnold de Saxe dans le *De floribus rerum naturalium* est de constituer une encyclopédie naturelle et objective, fortement aristotélicienne et « moderne » dans ses sources, dont tout rapport direct avec l'allégorie chrétienne est exclu. Contrairement aux autres encyclopédistes donc, il évacue les sources traditionnelles que constituent Isidore ou Pline, mais aussi le *Physiologus* moralisé. Il y a donc tout lieu de croire que même si sa source s'était présentée avec un contenu symbolique, Arnold aurait éliminé ces éléments. Il est même probable que ces éléments de moralisation n'y apparaissent pas, et qu'il la tenait pour un texte récent, au même titre que les traductions de l'arabe qu'il utilise abondamment. Il ignorait donc qu'il a affaire à un texte apparenté, d'une manière ou d'une autre, au *Physiologus*.

## B. Les liens entre « le » *Physiologus* et Iorach

La coïncidence des animaux traités dans les différentes versions du *Physiologus* avec ceux qu'on rencontre chez Iorach est en effet étonnante : sur les quarante-trois animaux qu'on trouve dans toutes les versions confondues du *Physiologus*, trente-six sont présents chez Iorach : tous les animaux exotiques (en l'occurrence, l'antilope<sup>101</sup>, la panthère, la hyène, l'ibis, le lion, l'onagre, l'éléphant, le crocodile), de même que les espèces familières (perdrix, renard, grenouille, belette, castor, cerf, loup), les animaux « fabuleux » (phénix, sirène, centaure, unicorne, hydre, caladrius, formicalion), les oiseaux (corbeau, corneille, colombe, passereau, aigle, vautour, hirondelle)<sup>102</sup> et les reptiles ou assimilés (serpents, vipère, aspic, salamandre, lézard, crabe) ainsi que la baleine<sup>103</sup>. D'autre part, le motif de l'arbre aux colombes qui abrite un dragon, appelé habituellement

<sup>101</sup> A part chez Iorach (si l'on peut supposer que toute la matière sous ce nom vient de Iuba), le motif et le nom de l'antilope n'apparaissent pas dans la littérature antique. Le mot grec *antolops* lui-même (*anopolos* chez Iorach) apparaît la première fois chez Eustathe d'Antioche (c. 330), et n'est pas dans le *Physiologos* grec, d'après F. MCCULLOCH, *Mediaeval... bestiaries*, p. 85.

<sup>102</sup> Certaines caractéristiques de la notice sur la foulque (*fulica* chez Hugues de Fouilloy) trouvent peut-être leur équivalent chez Iorach dans l'extrait concernant les oiseaux *mergus* et *lagus*, dont l'un fuit la tempête et l'autre s'en réjouit (repris par Pline), et dans la notice *ardea*.

<sup>103</sup> *Cetus uel aspedo* chez Iorach, *aspidochelone* ou *balene* dans le *Physiologus*

*perideixion* dans le *Physiologus*, mais (*z*)*ilanim* chez Iorach, est aussi commun aux deux textes. Manquent bien sûr les animaux plus familiers ajoutés lors de l'évolution occidentale des bestiaires médiévaux, comme le cheval, l'agneau, le singe, l'âne, la chauve-souris, la cigogne, l'abeille, le chat, le coq, le merle, le sanglier, le taureau, la grenouille, la chèvre, ainsi que le dromadaire, le canard, le chien, etc., qui ont été admis dans la tradition par l'intermédiaire d'Isidore.

Du point de vue des descriptions animalières, ce qui distingue fondamentalement la documentation des versions du *Physiologus* et celle de Iorach, c'est bien sûr une organisation différente de la matière, une plus grande spécialisation des noms de serpents et d'aspics/basilics chez Iorach<sup>104</sup>, mais surtout l'importance que prend chez lui la catégorie des poissons. En effet, s'il inclut les deux seuls animaux aquatiques du *Physiologus*, c'est-à-dire la baleine et la *serra* (poisson-scie) et le motif du coquillage perlier, il compte aussi plusieurs autres représentants nettement plus spécifiques. S'il faut supposer une convergence précoce de tradition entre le *Physiologus* et Iuba, l'abandon des poissons spéciaux dans le *Physiologus* pourrait être dû au choix aligné sur les espèces présentes dans la Bible.

Nous voici donc parvenus à une coïncidence qui s'articule autour du II<sup>e</sup> siècle de notre ère, puisque c'est à ce moment qu'on suppose l'émergence du premier texte grec du *Physiologus*<sup>105</sup>. Une traduction latine devait exister dès l'époque d'Ambroise, qui l'a utilisée pour la rédaction de son *Hexaameron*, entre 386 et 388<sup>106</sup>. Faut-il compter Iuba parmi les auteurs

<sup>104</sup> Différents types d'aspics apparaissent aussi dans la version « H » du *Physiologus* (livre II du *De bestiis*). Dans les autres versions, on trouve les caractéristiques des différents serpents et aspics de Iorach regroupées sous le nom du *regulus/basilic* (cf *regulus, nahas, id est basiliscus* chez Iorach) ou de l'*aspis* (cf *praster, optalius, spectaficus, seps, situla, iaculus* chez Iorach).

<sup>105</sup> Sur l'émergence de l'oeuvre, composée en grec, probablement à Alexandrie, au II<sup>e</sup> s., cfr entre autres F. LAUCHERT, *Geschichte des Physiologus*, Strasbourg, 1889, réimpr. Berlin, 1972 (p. 65, pense que la date du texte grec original devait être 140, ou même le premier quart du II<sup>e</sup> s. P.C.N.); F. SBORDONE, *Ricerche sulle fonti e sulla composizione del Physiologus greco*, Milan, 1936 et ID., *Physiologus*, 1936 (éd. critique en grec. Il situe quatre rédactions grecques : 1) fin du II<sup>e</sup> s. ou première décennie III<sup>e</sup> s., traduite en latin, 2) V<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> s., byzantine, 3) X<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> s., pseudo-basilienne, 4) versifiée au XIII<sup>e</sup> s., en grec vulgarisé); M. WELLMANN, *Der Physiologos. Eine religions-geschichtlich-naturwissenschaftliche Untersuchung*, in *Philologus, Suppl.bd*, t. 22/1, 1930, p. 1-16 (situe la naissance à Césarée, en Palestine, au IV<sup>e</sup> s. et pense que le contenu doctrinal se situe entre 254/255 -mort d'Origène- et 380, quand Ambroise cite le ch. sur la perdrix dans son *Hexaameron*). Synthèse et mise au point N. HENKEL, *Studien zum Physiologus im Mittelalter*, Tübingen, 1976.

<sup>106</sup> Cfr F. McCULLOCH, *Mediaeval... Bestiaries*, p. 20.

païens antiques qui constituèrent les sources « scientifiques » de cette collection chrétienne ?

Cette hypothèse ne contredit pas l'opinion de certains sur le *Physiologus*, qui y voient deux parts distinctes – les descriptions et les allégories –, dont la première serait due à un auteur païen qui aurait rassemblé la littérature « pseudo-scientifique » disponible, et la seconde à un auteur chrétien habitué à la méthode exégétique de l'école d'Alexandrie. Elle paraît fondée, car le substrat obtenu lorsqu'on dépouille les descriptions animalières du *Physiologus* de leur ornement symbolique chrétien ressemble fort à la documentation de Iorach. Ainsi, pour le serpent, Iorach dit seulement que sa vue s'obscurcit avec la vieillesse, qu'il mue et change de peau en passant par les fissures du rocher. La tradition spirituelle chrétienne y attache l'idée de la rédemption du chrétien par la voie étroite (*ad angusta per angusta*), qui se débarrasse de la peau détendue par le jeûne (comme le Christ qui jeûna quarante jours au désert)<sup>107</sup>. Pour la panthère, Iorach la présente encore, dans la ligne des auteurs antiques, comme un animal féroce, hostile au dragon, qui appâte sa proie par son odeur<sup>108</sup> ; dans la tradition chrétienne, la panthère, munie des mêmes caractéristiques, devient douce et répand une odeur parfumée qui attire les autres animaux<sup>109</sup>. Quant à l'exemple, chez Iorach, de la lionne qui met au monde des petits qui restent immobiles, comme sans vie, trois jours avant que le lion ne leur insuffle la vie en leur soufflant sur la face<sup>110</sup>, il n'est pas présent dans la littérature antique, et on pourrait le croire ajouté par la tradition chrétienne du *Physiologus* pour figurer la résurrection, puisqu'on le trouve au quatrième siècle chez Rufin d'Aquilée et au douzième, chez Rupert de Deutz, en référence aux *physiologi*<sup>111</sup>. Nous

<sup>107</sup> *Physiologus latinus, versio A*, c. 28, § 2. Nous devons utiliser l'ancienne éd. de C. Cahier, qui est la seule disponible (*Mélanges d'archéologie, d'histoire et de littérature*, t. 2, 1851, p. 107-230, t. 3, 1853, p. 204-285, t. 4, 1856, p. 57-70), mais qui, entremêlant les manuscrits A, B, et C, mêle aussi plusieurs versions du même substrat, c'est pourquoi nous avons eu recours à un mémoire inédit d'histoire de l'Université catholique de Louvain, présenté en septembre 1997 : V. MARECHAL, *Un témoin latin illustré du Xe siècle du Physiologus : Le Bruxellensis 10 066-77*, qui édite la version du ms. aux pages 45-71.

<sup>108</sup> Le motif est aussi présent chez Plutarque, Pline, et chez Élien (c. 170-240), *De natura animalium* (περὶ ζῴων ιδιοτητος), V, 40 (à propos du léopard).

<sup>109</sup> F. MCCULLOCH, *Mediaeval... Bestiaries*, p. 149 et *Physiologus latinus, versio A*, c. 37, § 2.

<sup>110</sup> F. MCCULLOCH, *Mediaeval... Bestiaries*, p. 137-138 et *Physiologus latinus, versio A*, c. 1, § 6.

<sup>111</sup> Ces deux occurrences ont été repérées grâce au Clclt-3 (CETEDOC, cfr n. 79). RUFIN, *De benedictionibus patriarcharum*, I rescripta, c. 6 (éd. *P.Gr.*, t. 12, col. 257): *Nam*



poisons dès lors l'hypothèse que ces motifs se trouvaient à l'origine chez Iuba, devenu Iorach dans les témoignages latins médiévaux dont nous disposons. D'ailleurs, le trait selon lequel le lion recouvre de sa queue les traces qui mènent à sa tanière n'est présent, dans toute la littérature latine, que chez des auteurs qui selon nous ont eu accès à une version du texte de Iuba : le romain hellénophile Élien (c. 170-240)<sup>112</sup>, et dans le tardif livre IV du *De bestiis* ; il est absent des autres versions du *Physiologus* et chez les auteurs antiques. Par contre, on le trouve sous le nom d'Adelinus chez Thomas de Cantimpré.

Si Iuba a pu être une des sources, inconnue jusqu'ici, du *Physiologus*, ne faut-il pas examiner de plus près les auteurs considérés d'habitude comme les substrats antiques du *Physiologus*<sup>113</sup>, et voir si certains d'entre eux, postérieurs à Iuba, lui auraient emprunté de la matière ? Parmi les sources reconnues du *Physiologus*, deux trahissent une connaissance de Iuba indépendante : Pline et Solin (qui reprend en partie son matériau à Pline)<sup>114</sup>. De même, Élien (c. 170-240) utilise dans son *De natura animalium* écrit en grec des motifs empruntés à Iuba, comme nous l'avons montré ci-dessus pour la panthère<sup>115</sup>. C'est probablement le cas également

*PHYSIOLOGUS de catulo leonis haec scribit, quod cum natus fuerit, tribus diebus ac tribus noctibus dormiat; tum deinde patris fremitu uel mugitu tamquam tremefactus cubilis locus suscitetur catulum dormientem.* RUPERT DE DEUTZ, *Commentarium in Apocalypsim Iohannis apostoli*, VI, p. 1009 : ...cum **leo** rugit rugitus quippe leonis hanc uim habet UT TRADUNT PHYSIOLOGI. Cum genuerit **leaena** catulum tribus diebus et tribus noctibus catulus dormit et tunc demum patris fremitu ueluti tremefactus cubilis locus suscitatur dicitur catulum dormientem. A noter que Rupert, liégeois, pourrait avoir utilisé un exemplaire du *Physiologus A* qui se trouvait probablement à la fin du XII<sup>e</sup> siècle à Saint-Laurent de Liège (où Rupert demeura de 1085 à 1119), le Bruxelles, B.R. 10 066-77 (cfr H. SILVESTRE, *A propos du Bruxellensis 10 066-77 et de son noyau primitif*, in *Miscellanea codicologica F. Masai dicata*, t. 1, Gand, 1979, p. 131-156, aux p. 146-152, H. Silvestre avoue n'avoir retrouvé que peu de traces du *Physiologus* chez Rupert).

<sup>112</sup> Des passages d'Élien comptent parmi les fragments de Iuba dans les répertoires de Jacobi et Müller mentionnés en n. 85.

<sup>113</sup> Sur les sources du *Physiologus*, voir entre autres Fl. McCULLOCH, *Mediaeval... Bestiaries*, p. 18-19 et F.N.M. DIEKSTRA, *The Physiologus, the Bestiaries and the mediaeval animal lore*, in *Neophilologus*, t. 69/1, 1985, p. 142-158 (ici p. 142).

<sup>114</sup> En témoignent les passages mis en parallèle dans la dernière partie de cet article.

<sup>115</sup> Cfr n. 109. Chez Élien, l'affirmation n'est pas mise sous le nom de Iobas, mais Élien mentionne son autorité à diverses reprises dans son *De natura animalium* : IX, 58; XV, 8 ; XVI, 15, et sans doute VII, 23 et pourrait l'avoir utilisé en I, 38 ; II, 18 ; IV, 10 ; V, 49 ; VI, 56 ; VI, 61 ; VII, 2 ; VII, 15 ; VII, 44, VII, 45 , VII, 15; VIII, 17 ; IX, 56. L'intermédiaire possible serait Alexandre de Myndos (I<sup>er</sup> s. P.C.N.) : cfr F. JACOBY, *Die Fragmente... 3. Teil, A.*, p. 127-155 et *a. Kommentar*, p. 317-358 ; v. les frgts 53 (32), 55 (36), 70 (66) à propos des animaux. Il faut peut-être ajouter, comme passages inspirés de

d'Oppien (Oppianos, 1<sup>e</sup> moitié III<sup>e</sup> s.), originaire de Cilicie, auteur d'un poème didactique grec sur la pêche, les *Halieutica*<sup>116</sup>, où nous trouvons des passages sous le nom de Ιοβας. L'oeuvre d'Horapollon (*Hieroglyphica*, IV<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> s.) devrait être examinée également ; nous ne pouvons ici que signaler des parallèles<sup>117</sup>, mais nous pensons qu'il y a là une piste importante à suivre. Etant donné la reconnaissance considérable dont Iuba jouissait comme érudit et comme auteur prolifique auprès de ses contemporains, les désordres politiques et religieux qui ont secoué sa patrie dans les premiers siècles de notre ère ne peuvent pas avoir totalement effacé sa survie littéraire, au moins dans l'Antiquité finissante et dans la littérature alexandrine tardive qui fut, croit-on, le berceau du *Physiologus*.

### C. Divergences et convergences de transmission dès la fin de l'Antiquité

L'influence de Iuba aurait donc connu, dès les premiers siècles, une destinée multiple : des bribes d'informations seraient passées dans le monde romain chez Plinius, chez des écrivains latins africains, ainsi que chez les écrivains grecs, une part de la documentation zoologique/botanique serait passée dans le *Physiologus* grec dès les premiers temps. Enfin, une version compilée, de forme indéterminée, y aurait peut-être rassemblé d'autres auteurs présents dans la littérature tardo-alexandrine ; cette version aurait été disponible dès le XII<sup>e</sup> siècle dans le milieu médical (Salerne ?), où elle pouvait recevoir les ajouts thérapeutiques.

On pourrait expliquer de cette manière l'intersection précoce de la documentation de Iuba et du *Physiologus* et les liens entre les extraits attribués par Arnold de Saxe à Iorach et la tradition des *Kyranides*, où nous retrouvons par exemple l'histoire du *perideixion*<sup>118</sup>. Cette collection, à l'histoire malheureusement autant sinon plus obscure que celle du *Physiologus*, s'inspire aussi des écrivains alexandrins sur la biologie animale, végétale et minérale. Elle transmet en outre les noms de Bâlinus (= Apollonius de Thyane, I<sup>er</sup> siècle<sup>119</sup>) et de Pythagore, que nous

Iorach, les descriptions d'animaux mauritaniens : *De nat. anim.*, I, 38 ; II, 7 ; 11 ; IV, 10 ; 24 ; V, 49 ; 54 ; VI, 52 ; 56 ; 61 ; VII, 6 ; 15 ; 36 ; 37 ; 41 ; 43-46 ; VIII, 10 (?) ; 15 ; 17 ; 27 (?) ; IX, 56 ; 58 ; XIII, 10 ; XIV, 6. Pourtant, F. Jacoby met en doute l'utilisation directe de Iuba par Elie, à propos des éléphants et d'autres animaux mauritaniens aux p. 343-344 (commentaire aux fragments 47-54).

<sup>116</sup> Ed. A.W. MAIR, 1928 (Loeb).

<sup>117</sup> On en trouvera l'un ou l'autre dans la dernière section de cet article.

<sup>118</sup> Cfr section VI, C (annexe).

<sup>119</sup> Sur Apollonius de Thyane/Belenus, cfr U. WEISSER, *Das « Buch über das Geheimnis der Schöpfung » von Pseudo-Apollonio von Tyana*, Berlin, 1980 (Ars medica).

retrouvons chez Arnold de Saxe à propos des mêmes sujets. Les livres II à IV formaient un bestiaire<sup>120</sup> où les animaux étaient étudiés selon les lettres de l'alphabet en rapport avec les remèdes qui en étaient tirés. La doctrine qui domine les *Kyranides* est celle des sympathies occultes. Dans les manuscrits grecs de l'ouvrage, les livres II-IV sont introduits ainsi : « Livre court médical d'Hermès Trismégiste selon la science astrologique et l'influx naturel (occulte) des animaux, publié à l'adresse de son disciple Asklépios »<sup>121</sup>. Ce livre fut rattaché à la *Kyranis*, c'est-à-dire au premier livre sur les pierres, les plantes, les animaux compilé à partir d'Hermès et d'Harpocraton, par un rédacteur byzantin. Or, il faut se souvenir qu'Harpocraton comptait Iuba parmi ses sources. Un tout premier ouvrage hermétique consacré aux animaux précédait la première *Kyranide* dans le temps. Des traces y subsistent sous le nom de « livre archaïque », qui devait remonter au premier ou deuxième siècle. Ces ouvrages font partie du genre des *Physika*, en vogue en Egypte puis dans tout l'Orient depuis le deuxième siècle A.C.N., qui se consacraient aux remèdes issus des animaux et à leur utilisation comme talismans, sur le mode des pierres magiques. D'une manière ou d'une autre, nous pensons qu'il existe des liens documentaires à élucider entre cette collection et le groupe de textes qui a atteint les encyclopédistes médiévaux sous les noms de Iorach, Belbetus, Pythagoras, Esculapius et Zeno, qui recourent également aux talismans<sup>122</sup>.

## V. « Phoron chaldaeus » : hypothèses de transmission

Il reste encore quelques pièces à verser au dossier de la transmission des oeuvres de Ιοβας-Iuba-Iorach. Du point de vue de la langue, les fragments latins médiévaux de Iorach s'écartent de la tradition du *Physiologus*, car s'y trouvent des noms de lieux ou d'animaux secondaires

Texte u. Untersuchungen z. Quellenkunde des alten medizin. Abt. 3 ; Arabische medizin). Cfr aussi n. 135@ et 136@.

<sup>120</sup> On réalise par un passage à la fin du livre IV que l'ouvrage concernait aussi les plantes et les pierres. Les auteurs arabes et latins livrent en effet des extraits d'un livre hermétique sur ce sujet, qui doivent être des réminiscences de ce qui suivait originellement ce bestiaire.

<sup>121</sup> Traduction A.-J. FESTUGIÈRE, *La révélation d'Hermès Trismégiste. I. L'astrologie et les sciences occultes*, Paris, 2e éd., 1950, rééd. 1986, p. 207 (Kyranides : p. 202-216). Cfr aussi M. ULLMANN, *Die Natur- und Geheimwissenschaften im Islam, (Handbuch der Orientalistik, Erste Abteilung, Ergänzungsband VI, 2. Abschnitt)* Leiden, 1972, p. 404-405 et l'éd. de textes latins apparentés par L. DELATTE, *Textes latins et vieux français relatifs aux Cyranides*, Liège-Paris, 1942.

<sup>122</sup> Cfr plus haut, section I.

aux consonnances hébraïques qui n'apparaissent pas sous ces vocables dans le *Physiologus* et ses « produits dérivés » (comme le *De bestiis*). Ainsi, chez Iorach, c'est dans la fontaine *Semoch* que se baigne l'aigle, c'est dans les arbres de l'île *Rebech* que les oiseaux *meri* bâtissent leurs nids, c'est le ver *cecich* qui préfigure la renaissance du phénix dans les cendres, le basilic porte le nom de *nahas* et le *perideixion* se nomme (*zylanim*). Ces éléments constituent peut-être un autre indice de l'intermédiaire d'une traduction « orientale » avant le passage en latin.

Cette diffusion orientale (ni grecque ni latine) de la compilation pourrait être persane ou hébraïque. Moritz Steinschneider, à qui l'on doit tant de découvertes dans le domaine des traductions hébraïques et arabes, avait signalé en 1893, dans une note parfaitement sibylline, le nom de Iorach. Cette note apparaissait à propos d'un compendium de l'*Organon* en arabe, transcrit en lettres hébraïques, traduit par Jakob b. Machir à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle. Elle renvoyait à une liste de textes ou de manuscrits syriaques ou hébreux copiée en latin au XVI<sup>e</sup> siècle<sup>123</sup>. En fait, il s'agit à l'origine d'un catalogue bref de livres orientaux qui auraient dû être imprimés à Rome sur l'ordre des Médicis, au XVI<sup>e</sup> siècle, mais dont le projet a semble-t-il échoué<sup>124</sup>. Parmi les titres mentionnés, on peut lire *Phoron chaldaeus*, *De animalibus*, qui justifierait le lien inexplicable avec Iorach opéré par M. Steinschneider. L'érudit et collectionneur de manuscrits Nicolas-Claude Fabri de Peiresc, mort en 1637, avait inséré cette liste à l'intérieur d'un catalogue qu'il a copié dans ce qui constitue aujourd'hui le ms. 9340 de la B.n.F. de Paris<sup>125</sup>. Il existe deux versions imprimées de cette liste ; l'une a été incluse par l'ami de Peiresc, Philippe Labbe, en 1643 dans sa *Nova bibliotheca*<sup>126</sup>, l'autre a été recopiée à partir

<sup>123</sup> M. STEINSCHNEIDER, *Die hebräischen Übersetzungen des Mittelalters und die Juden als Dolmetscher*, Berlin, 1893, repr. Graz, 1956, t. 1, § 17, n. 67.

<sup>124</sup> L'entreprise de retrouver ces mss orientaux paraît très hasardeuse. Il existe un catalogue de la bibliothèque de Catherine de Médicis, avant sa conjonction avec celle des rois de France en 1599, dans le ms. B.n.F. français, 10.293. Ch. Burnett nous signale en outre qu'un de ses élèves, Robert Jones, a mené à l'Université de Londres, lors de son *master*, une recherche sur les livres qui ont présidé à la constitution de cette liste, et nous a signalé ASSEMANUS, *Catalogue of the Manuscripts in Florence available to Raimund Raymundi's notes* : Archivio di stato. Stamperia orientali, Florence ; nous n'avons pu trouver cet ouvrage.

<sup>125</sup> On ne dispose pas d'une description récente de ce ms. L. DELISLE, *Inventaire des manuscrits conservés à la bibliothèque nationale sous les n° 8863-1871*, Paris, 1863-1871, dit seulement, p. 29 ; « Recueil de Peiresc, principalement relatif aux langues orientales. XVIII<sup>e</sup> s. ».

<sup>126</sup> Ph. LABBEI BITURICI, *Nova Bibliotheca manuscriptorum librorum, sive speciemem antiquorum lectionum latinorum et graecorum...*, Paris, 1673. Aux p. 246-268, on trouve l'*appendix supplementi sexti*, intitulé *Speciminis antiquarum lectionum*

du manuscrit de Peiresc par Guilielmo Libri, collectionneur et escroc, en 1832 dans son *Histoire des sciences mathématiques en Italie*<sup>127</sup>. Voici, en regard, des extraits de ces catalogues.

Labbeus	Libri (Peiresc)
p. 250-258 : <i>Libri qui erant imprimendi saeculo praeterito in lingua arabica, et aliis orientalibus, Romae in typographia Serenissimi magni Etruriae Ducis.</i>	<i>Bibliothecae arabicae manuscripta Scaligeri mediceae Romae. Illustrissimi [sic] Josephi Scaligeri, libri arabici mss.</i> Plus bas (p. 235) : <i>Libri imprimendi in lingua arabica Romae in typographia Serenissimi Magni Ducis Hetruriae cui praeest Jo. Baptista Raymundus.</i>
[p. 254] <i>Libri syrochaldaei Mss</i>	p. 243 <i>Libri syro-chaldaei manu-scripti. Libri arabici manu-scripti</i>
	[1] <i>Costa ben Luca poeta</i>
[...]	[...]
<i>Hesein Spahami de Animalibus</i>	[17] <i>Hosen Sphaahanii de animalibus</i>
<i>Phoron Chaldaeus de animalibus</i>	[18] <i>Phoron Chaldaeus de animalibus</i>
<i>Aristotelis de gemmis</i>	[19] <i>Ailei de gemmis</i>
<i>Adselam Egili de gemmis</i>	[20] <i>Adselam Egili de gemmis</i>
<i>Aristoteles de alchimia</i>	
<i>Geber &amp; Razes de eadem alchymia</i>	[21] <i>Geber de alchymia</i>

*latinarum et graecarum supplementum sextum. sive elenchus librorum tam typis, quam impensis sacrae congregationis de fide propaganda impressorum. Ioanne Dominico Verusio superintendente.* Le § III (p. 250-258), traite des *Libri qui erant imprimendi saeculo praeterito in lingua arabica, et aliis orientalibus, Romae in typographia Serenissimi magni Etruriae Ducis* (extraits reproduits ici).

<sup>127</sup> G. LIBRI dit que le ms. consulté s'intitule « Peiresc, diverses langues, M. 162 » : *Histoire des sciences mathématiques en Italie, depuis la Renaissance des lettres jusqu'à la fin du dix-septième siècle*, 4 t., ici t. 1, Paris, 1838. Aux pages 231-247, on trouve la longue note IX, se rapportant aux p. 144 et 155. Elle puise aux notes de Peiresc un « catalogue sur les traductions de livres scientifiques », qui porte un titre différent de celui qui apparaît chez Labbeus : *Bibliothecae arabicae manuscripta Scaligeri mediceae Romae. Illustrissimi [sic] Josephi Scaligeri, libri arabici mss.* Plus bas (p. 235) : *Libri imprimendi in lingua arabica Romae in typographia Serenissimi Magni Ducis Hetruriae cui praeest Jo. Baptista Raymundus.* P. 243, sous le double titre *Libri syro-chaldaei manu-scripti* et *Libri arabici manu-scripti*, on lit *Phoron Chaldaeus de animalibus*. (N.B. : La note XVIII du vol. 4 de Libri devait porter sur l'état de la collection dispersée de Peiresc. Elle ne fait en définitive qu'annoncer une notice jamais rédigée). Peiresc ne semble pas avoir eu en main les oeuvres dont il a copié une liste qui lui est probablement antérieure. Il serait dès lors vain de mener l'enquête plus avant dans les mss de sa collection, dispersée à Aix, Carpentras, Montpellier, Paris et Rome.

	[22] <i>Rases de alchymia</i>
<i>Libri syro chaldaici [...]</i>	
<i>Libri arabici</i>	
<i>Avicennae opera medicinalia</i>	[23] <i>Avicennae opera medicinalia</i>
<i>Hippocratis reslat Methababa</i>	[24] <i>Hippocratis... de methababa</i>
[p. 256] <i>Hippocratis Aphorismi &amp; Pronostica</i>	[25] <i>Hippocratis aphorismi</i>
	[26] <i>Hippocratis pronostica</i>
<i>Maser Henuia bosri Medicina</i>	[27] <i>Maser Gesnia Bosri medicina</i>
[...]	[...]
<i>Costa ben Luca de venenis</i>	p. 245 [40] <i>Costa ben Luca de Venenis</i>
[...]	[...]
[p. 257] <i>Hermetis astrologia</i>	[56] <i>Hermetis astrologia</i>

On note qu'ont été transmis de concert, dans une langue orientale – le syriaque, l'arabe, l'hébreu ? la liste porte à confusion –, le *De animalibus* de Iorach, le lapidaire d'Aristote, un *De venenis* de Qûstâ ibn Lûqâ<sup>128</sup>, et un livre concernant l'astrologie sous le nom d'Hermès, quatre oeuvres dont les péripéties de transmission restent obscures mais qui sont toutes utilisées par Arnold de Saxe dans le *DFRN*. La dernière pourrait avoir abouti chez les encyclopédistes médiévaux (Arnold de Saxe, Barthélemy l'Anglais, Albert le Grand) sous le nom de Hermès, *Liber alchemie*<sup>129</sup>. Comme le *De animalibus* de Iorach, le lapidaire d'Aristote (*De gemmis*, ci-dessus) a été exploité par Arnold dans le *DFRN* IV. *De uirtute universali*, où il apparaît même en deux versions, dont l'une présente les mots *afron* et *zoron*, proches de l'hébreu. Il n'est donc pas insensé de penser que ces « oeuvres » sur la zoologie et la minéralogie se sont trouvées à un certain moment dans le même codex<sup>130</sup>.

<sup>128</sup> A ce propos, lire la note de M. STEINSCHNEIDER, *Die toxicologischen Schriften der Araber bis Ende des XII. Jahrhunderts*, Berlin, 1871, p. 33-34 (Sonderabdruck aus dem *Archiv f. pathol. Anatomie...* : *Virchows Archiv*, t. 52). Merci à Ch. Burnett de nous avoir signalé ce travail. Le *De uenenis* de Qûstâ ibn Lûqâ doit peut-être être mis en rapport avec les quelques citations d'un « Alchildius, *De uenenis* », que l'on trouve chez Arnold de Saxe.

<sup>129</sup> Ex. : le *De plumbo*, p. 377 de l'édition de Thomas par H. BOESE et les chapitres sur les métaux chez Barthélemy. Traité d'alchimie non identifié, probablement ordonné en sept livres d'après les sept métaux.

<sup>130</sup> Comme on l'a vu, l'oeuvre de Iuba comprenait probablement un ouvrage sur les pierres, qui a pu être compilé avec celui sur les plantes et sur les animaux (ou bien former un ensemble), ce qui expliquerait entre autres les citations sur les pierres trouvées chez Hélinand de Froidmont à la fin du XII<sup>e</sup> s.

Mais comment faire le rapport entre ces éléments et la traduction de Jacob ben Machir, à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle ? Le compendium de l'*Organon* par Averroès (terminé en 1289) fut traduit par le grand scientifique montpelliérain Jacob ben Machir Ibn Tibbon (c. 1236-1305, aussi appelé « Prophatius Iudaeus ») ; elle a été éditée en hébreu et en traduction latine au XVI<sup>e</sup> siècle<sup>131</sup>. Nous n'avons malheureusement pu la consulter ni vérifier si elle portait la trace d'un *Phoron chaldaeus*. Nous ne pouvons donc rien en déduire encore sur l'existence d'un texte en hébreu de *Phoron* disponible à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle dans la communauté juive provençale, mais il est possible qu'il ait fait partie du corpus de la science grecque rassemblé par les philosophes juifs à travers les traductions et les ouvrages arabes des IX<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècles disponibles dans le sud de l'Italie et en Espagne. Les juifs provençaux ne connaissant pas l'arabe, c'est par l'intermédiaire des juifs d'origine espagnole comme les tibbonides que cette science pénétra dans les milieux chrétiens où vivaient ces juifs. Jacob ben Machir, qui était surtout astronome, était aussi médecin, et s'est intéressé aux textes zoologiques, puisqu'en 1302, il a traduit la paraphrase d'Averroès du *De animalibus* d'Aristote (livres 11 à 19)<sup>132</sup>.

Malheureusement, les éléments manquent pour éclairer une éventuelle étape hébraïque du texte. Si elle s'appliquait à l'état du texte qu'a utilisé Arnold de Saxe, cette possibilité constituerait alors un exemple isolé dans sa documentation. En effet, à part pour le lapidaire pseudo-aristotélicien qui a peut-être connu un état hébreu, il recourt pour le reste à des traductions philosophiques gréco-latines du début XII<sup>e</sup> siècle (Jacques de Venise), à des textes médicaux et philosophiques traduits de l'arabe au latin utilisés à Salerne ou traduits à Tolède dans la seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle (Gérard de Crémone), et déjà aux premières traductions de la cour de Frédéric II<sup>133</sup>. Il s'agit donc du même corpus que celui qui nourrissait les philosophes juifs.

<sup>131</sup> Ed. JACOB BEN DAVID MARCARIA, Riva di Trento, 1559. Ms Paris, ar. 1008 (olim hebr. 309). Trad. latine sur la version hébraïque, avec l'aide de l'auteur, par le médecin Abraham DE BALMES, *Aristotelis opera*, t. 1, Venise, 1550 (et éd. postérieures). Issu d'une lignée de traducteurs, Jacob ibn Machir est né à Marseille en 1236, mais s'est fixé à Montpellier où il est mort en 1307. Il a traduit de nombreuses œuvres arabes, médicales et astrologiques. Cfr entre autres B. BLUMENKRANZ, en collab. avec G. DAHAN et S. KERNER, *Auteurs juifs en France médiévale. Leur œuvre imprimée*, Toulouse, 1975 (Franco-Judaica, 3), p. 41.

<sup>132</sup> Trad. latine : Jacob MANTINUS, *Paraphrasis Averrois de partibus et generatione animalium*, Rome, 1521.

<sup>133</sup> Surtout la traduction du *De animalibus* par Michel Scot (1210, diffusion vers 1220). Nous avons étudié les voies de transmission de la documentation utilisée dans son

Ce pourrait donc être à Bagdad, la patrie des traducteurs au IX<sup>e</sup> siècle, qu'il faudrait trouver le précédent relais oriental de transmission des écrits zoologiques et botaniques qui nous occupent. En effet, la traduction arabo-latine de Michel Scot du *De animalibus* d'Aristote se fonde sur la version arabe achevée à Badgad au IX<sup>e</sup> siècle par Hunain Ibn Ishaq<sup>134</sup>, celui que les latins nommeront Iohannitius, médecin et traducteur célèbre à qui l'on doit également la traduction des oeuvres de Appolonius de Thyane<sup>135</sup>. Or, il faut probablement identifier ce philosophe néo-pythagoricien et magicien, mort à Ephèse à la fin du 1<sup>er</sup> s., avec l'auteur arabe Bâlinûs Tûwânî s'inspirant directement de lui<sup>136</sup>, qui n'est autre que le *Belbetus/Belletus* des encyclopédies du XIII<sup>e</sup> siècle dont on trouve la trace dans les *questiones salernitanes*. C'est de Bagdad aussi qu'ont été transmises les oeuvres de Qûstâ ibn Lûqâ (cfr *De uenenis*, dans la liste) dont on trouve des réminiscences dans le lapidaire « d'Aristote » et chez le médecin et grand traducteur Constantin l'Africain.

Les textes sur la divination à partir des talismans ont dû faire partie de la première vague des traductions en Espagne au XII<sup>e</sup> siècle, au moment où l'intérêt et la motivation pour les traductions se portait surtout sur la divination, l'astronomie, l'astrologie, la météorologie et la mathématique. Ce n'est que plus tard qu'apparaît l'intérêt et la compréhension de la philosophie (3<sup>e</sup> tiers du XII<sup>e</sup> s.). On peut donc imaginer que ces traductions espagnoles n'étaient pas faites à Tolède mais dans le nord de l'Espagne, à l'époque d'Herman de Carinthie, d'Hugues de Santalla (traducteur d'Appolonius de Thyane/Belbetus) et de Platon de Tivoli, avant les traductions d'Aristote et des autres sciences arabes à l'époque de Gérard de Crémone. S'il faut bien lier les destinées des textes sur les talismans et

œuvre : I. DRAELANTS, *Introduction à l'étude d'Arnoldus Saxo et aux sources du De floribus rerum naturalium*, cfr n. 3.

<sup>134</sup> Il est probable que la traduction arabe d'Aristote ait été le fait du médecin Ibn al-Batriq, figure marquante de l'école de traduction de Bagdad, sous le califat de Harûn al-Raschid, fin du VIII<sup>e</sup> s. et qu'elle ait été revue soixante ans plus tard par Hunayn ibn Ishâq (Iohannitius) (A.L. PECK, dans l'introduction à l'*Historia animalium* d'Aristote (Loeb Classical Library), Cambridge, 1965, p. XL).

<sup>135</sup> Cfr F. NAU, *Une ancienne traduction latine du Bélinous arabe*, in *Revue de l'Orient chrétien*, t. 12, 1907, p. 99-106 ; ID., in *D.H.G.E.*, t. 3, col. 1016-1018 ; Ch. HASKINS, *Studies in the History of Medieval Science*, 2<sup>e</sup> éd., 1927, p. 79 sq. ; J. RUSKA, *Tabula Smaragdina. Ein Beitrag zur Geschichte der Hermetischen Literatur*, Heidelberg, 1926, p. 177-180 ; J.G. WENRICH, *De auctorum graecorum versionibus et commentariis syriacis, Arabicis, Armeniacis, Persicisque Commentatio*, Leipzig, 1842, p. 237 sq., et le livre d'U. Weisser, *Das « Buch... »*.

<sup>136</sup> Cfr M. STEINSCHNEIDER, *Apollonius von Thyana (oder Balinus) bei den Arabern*, in *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, Leipzig, t. 45, 1891, p. 439-446 ; voir aussi *Real-Encyclopädie*, t. 2, 146, 98, et suppl., t. 1, 110, 98 (1903).



celle de l'oeuvre de Iorach avant que les uns et les autres n'atteignent la compilation d'Arnold de Saxe, peut-on dès lors imaginer une traduction de Iuba/Iorach dans les milieux juifs espagnols ? L'hypothèse est osée, mais elle s'accorderait avec le fait que l'on constate, dans le texte rapporté par Arnold, des confusions entre le « u/v » et le « b » qui pourraient évoquer une traduction à partir d'une langue sémitique par un hispanisant<sup>137</sup>.

\* \* \*

En étudiant la transmission de Ιοβας/Iuba/Iorach, on a donc affaire à une explosion de fragments qui se répandent dans le monde méditerranéen, et dont il serait vain d'essayer de tracer clairement les chemins.

Il faut maintenant revoir le constat de S. Gsell en 1928<sup>138</sup> : « La gloire littéraire du roi maure avait pâli. Puis elle s'effaça. Aucune de ses oeuvres ne dut survivre aux temps antiques ». D'après ce qui a été démontré, Iuba, une des sources essentielles de l'*Histoire naturelle* de Pline, aurait fait partie des écrivains antiques sur la nature qui ont formé le noyau scientifique de la collection du *Physiologus*, probablement appelée dans les premiers siècles qui ont suivi la fin de l'Antiquité les *physiologi* au pluriel, dont on retrouve des attestations entre autres chez Fulgence le Mythographe et chez Bède le Vénérable. Un état de cette première collection, peut-être encore fortement marqué par l'original grec, a pu atteindre le sud de l'Italie et faire partie des textes que Beccaria a appelés « pré-salernitains », au même titre que les *Problemata* attribués à Aristote, qui, dans leur *vetustissima translatio*, étaient d'usage dès les débuts de l'école de Salerne et qui furent le modèle des *questiones physicales*. Cependant, rien n'indique si cet état-là était ou non aussi ancien. En tous cas, au XII<sup>e</sup> siècle, la tradition du *Physiologus* et de ses dérivés fait revivre la même documentation dans les bestiaires dont les différents livres du *De bestiis et aliis rebus* sont divers exemples. Une contamination par un autre biais avec la documentation de Iorach n'est d'ailleurs pas exclue en ce qui concerne cette « œuvre » composite. Pour expliquer la présence de mots sémitiques dans les extraits collectés par Arnold de Saxe au XIII<sup>e</sup> siècle, il faut supposer au moins une étape supplémentaire de traduction avant le passage en latin. On en trouve témoignage chez Giovanni Belbasso au XV<sup>e</sup> siècle, qui suppose, via *Adonicus* et *Adelinus*, une transmission en syriaque ou en hébreu, mais aussi dans la traduction dans une de ces langues que sous-tendrait le « Phoron chaldaeus » trouvé dans la liste du

<sup>137</sup> On peut le noter dans l'hésitation entre *baurach* et *uanrath*, mais aussi dans *amphiuena* pour *amhibena*.

<sup>138</sup> *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, t. 8, p. 276.

XVI<sup>e</sup> siècle de manuscrits orientaux. Aucun indice ne subsiste d'un passage par l'arabe, à ceci près qu'il paraît vraisemblable, par analogie avec le parcours des sources utilisées par les encyclopédistes médiévaux. En tout cas, il y a tout lieu de croire que la source employée par Arnold de Saxe, lui-même médecin, était une compilation à usage médical. Enfin, il faut reconnaître le lien existant entre certaines notices attribuées à Iorach et les dires d'Adelinus et de l'*Experimentator*, deux sources de l'encyclopédie de Thomas de Cantimpré dont l'histoire encore obscure ne permet malheureusement pas d'éclairer suffisamment celle de notre auteur.

Un aspect de ce qui vient d'être démontré sur la filiation Iuba-Iorach avait été pressenti, il y a près de cinquante ans, par un zoologue professeur à Dresde, Heinrich Prell, qui n'avait pas laissé de publication scientifique à ce propos. Henryk Anzulewicz, chercheur de l'*Albertus Magnus Institut* de Berlin, a récemment exhumé un extrait de sa correspondance, dans le but d'aider à résoudre cet « ungelöstes Rätsel ». Dans les quatre pages qu'il y consacre<sup>139</sup>, H. Anzulewicz reprend une correspondance adressée par H. Prell en septembre 1946 à B. Geyer (Albertus-Magnus Institut), où il disait être persuadé que Iorach n'était autre que Iuba II, roi de l'ancienne Mauritanie, dont le nom se serait déformé (IOBAΣ-IOPA-IORA). Des circonstances politiques, puis la mort, ont empêché la rédaction d'un article à ce propos. Nous sommes heureuse de pouvoir aujourd'hui combler ce long silence et confirmer avec H. Prell<sup>140</sup> : *Die Angelegenheit Jorach ist (...) soweit geklärt, dass ich den rätselhaften Philosophen wohl einwandfrei identifiziert habe. (...) Die grosse Überraschung ist Nämlich, dass Iorach personengleich mit dem Mauretianerkönig Juba II ist...*

<sup>139</sup> H. ANZULEWICZ, *Marginalie zu Iorach*, in *Bulletin de Philosophie médiévale*, t. 38, 1996, p. 115-118, où il fait référence à notre question sur Iorach parue dans ce même *bulletin* en 1992.

<sup>140</sup> *Ibidem*, p. 118.